NUMÉRO 112

Illinois U Library

9 AOUT 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LÉONE

ROMAN INÉDIT
D'YVES GANDON

I

Ce Supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

YVES GANDON

Le Grand Prix de la Critique, en 1938, était attribué à un ouvrage aussi alerte que lucide : Le Démon du Style. Son auteur n'était pas un inconnu des lettrés qui, autant que ses œuvres de critique pure, souvent prise par la bande du pastiche (Usage de faux, par exemple), avaient lu ses recueils de poèmes et surtout ses romans. C'est que l'auteur de Maldonne, Yves Gandon, s'est exercé, et toujours avec succès, sur tous les claviers de la littérature. Né à Blois en 1899, il débute peu après l'autre guerre par un recueil de poèmes; il fait de la critique de livres dans de nombreuses publications; il dirige le service de presse d'une maison d'éditions; il publie d'autres recueils de poèmes : Blason de la Mélancolie, Prières de la dernière nuit; des nouvelles : Le Métier d'homme; des romans : Le Grand Départ, Le dernier Blanc, sans négliger son œuvre de critique pure, illustrée l'an dernier par un pamphlet corrosif : Cent ans de jargon. Sous le titre général : Le Pré aux Dames, il a entrepris, voici quelques années, une « chronique romanesque de la sensibilité française » qui doit, en principe, comprendre une dizaine de volumes. Quatre ont paru à ce jour, chacun accueilli avec une faveur qui va grandissante : Ginèvre, Zulmé, Amanda, Olympe. Le Grand Prix du Roman de l'Académie Française a été, en 1949, décerné à Yves Gandon pour Ginèvre. C'est le cinquième volume de cette série, déjà célèbre, que le supplément littéraire de France-Illustration offre à ses fidèles abonnés.

LÉONE

ROMAN INÉDIT
d'YVES GANDON

A M^me^ Aline COURTINAT

La vie ressemble à un volume de Labiche interfolié avec du Shakespeare. Fort heureusement, il y a cent pages de vaudeville pour un drame.

(Physiologie de l'amour moderne)
PAUL BOURGET

I

ILLUSTRATIONS
de LUCIEN BOUCHER

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1952 by Yves GANDON.

Supplément au N° 358 de «France-Illustration-Le Monde Illustré».

Qui me croira si je déclare qu'ayant fêté aujourd'hui le vingt-quatrième anniversaire de ma naissance, j'ai déjà failli périr trois fois de mort violente, et que deux hommes, à cause de moi, ont passé de vie à trépas, tandis qu'un troisième enait fou ? C'est à peine si je le crois moi-ne. Dieu sait si j'ai peu le goût du mélodra- ! Je suis de nature enjouée, j'aime la vie me le rend bien, et j'ai failli étrangler de à onze ans, un jour que ma nourrice Alida vait emmenée à la foire, où un théâtre am- ant donnait une représentation de *La Grâce Dieu*. Il m'avait déjà fallu produire un gros rt pour me retenir d'éclater à ces vers im- issables :

Travaille bien, fais ta prière,
La prière donne du cœur;
Et quelquefois pense à ta mère.
Cela te portera bonheur.

t voilà que la pauvre Marie, sur la scène, ait de recouvrer la raison. Toute la salle ntelait et reniflait, quand mon hilarité in- cente contraignit la honteuse Alida de me îner hors de la baraque. Je protestais en rcboutant au sol et en la tirant par le bras toutes mes forces. « Mais je m'amuse, Alida, 'amuse, je ne veux pas sortir ! » Je revois, ns la pénombre traversée de furtifs rais de eil (on était en juillet), ces visages où la ur se mêlait aux larmes et où des yeux ncs, comme en voit aux négatifs des plaques otographiques, me regardaient avec indigna- n. J'entends une vieille dame, sous son nnet à coques, soupirer en se tamponnant les es avec un immense mouchoir à carreaux : « Cette enfant est un monstre. Je plains ses parents. »

Quand nous eûmes retrouvé le tumulte du champ de foire, Alida m'accabla de reproches.

— Tu n'as donc pas de cœur, ma petite Léone ?

Je me pris à rire de plus belle, et ne m'interrompis que pour lui demander en toute innocence la signification de ce terme de « séducteur », qui était employé dans la pièce à diverses reprises. Sur quoi elle devint toute rouge, et j'eus idée que c'était de colère, car elle refusa sèchement de m'acheter un bâton de sucre de pomme, et me ramena droit à la maison.

Ainsi, dès l'enfance, me montrai-je réfractaire sinon au romanesque, dont je nourrissais mes songes, du moins au bourdonnement des phrases creuses et à la démesure des sentiments. Pourquoi cette petite oie de Marie était-elle devenue folle ? Parce que ce fat pommadé d'Arthur, maquillé en colporteur, avait paru l'abandonner. Mieux eût valu d'abord refuser de l'entendre, ou se moquer de ses mines, ou, la sottise faite, quand il s'apprêtait à épouser sa donzelle titrée, se dire : « Bon débarras ! » Je comprenais bien vaguement que le fond de l'explication tenait dans ce mot de séducteur, dont la portée m'échappait. Mais quoi ! Un homme qui n'était ni roi, ni prince, ni le maréchal de Turenne, ni Sinbad le Marin, valait-il qu'on se rompît la tête pour ses beaux yeux ? J'étais déjà une petite personne fort raisonnable, et qui avait ses idées sur le théâtre larmoyant et la marche du monde.

Je dois noter maintenant que je suis née à Blois, le 3 juin 1877 et que j'ai passé dans ma ville natale les dix-huit premières années de ma vie. Que de fois, enfant, de la terrasse du château ou des jardins de l'Evêché, mon regard a erré sur les toits bleus, hérissés de che-

minées roses, qui dégringolaient en contre-bas, jusqu'au bord de la Loire ! Par les matins aigrelets de printemps, un vent roide attaquait le fleuve, qu'il rebroussait en courtes vagues crêtées d'écume. Je savais que ce grand chemin d'eau verte conduisait à Chaumont, à Amboise, à Tours et, par delà Angers, à Nantes et à l'océan qui baigne les Amériques. Une rêverie naissait en moi, où j'entrevoyais mille possibilités de bonheur, puis, levant les yeux, dans cet azur acide qui, à Blois, m'a toujours paru plus vaste qu'ailleurs, je considérais le royal défilé d'énormes nuages, blancs comme des lys. Les lys et les cygnes, symboles de pureté, qui semblaient me prédestiner à une vie plus exemplaire que la mienne, ont obsédé mes jeunes ans. Dans les armes de la ville, le loup des Orléans et le porc-épic de Louis XII, affrontés à dextre et à senestre, soutiennent l'écusson fleurdelysé, tandis que le cygne percé d'une flèche, au-dessus des cheminées monumentales, rappelle le souvenir de Claude de France, la douce boiteuse, épouse du roi François. Mon père me tenait par la main. J'entendais les corneilles croasser dans les gargouilles du château, d'où elles s'élevaient parfois dans un tourbillon noir. Je regardais les deux flèches de l'église Saint-Nicolas, le grand pont de pierre au milieu duquel pointait une brève pyramide, les petites maisons grises du faubourg du Vienne, disséminées de l'autre côté de l'eau, et au loin les verdures de Vineuil.

— N'oubliez pas, mes enfants, disait mon père, que Blois a été, pendant près d'un siècle, la seconde capitale de la France, puisque le roi y séjournait la plus grande partie de l'année.

Je serrais sa main plus fort, et un orgueil puéril gonflait mon cœur.

De son autre main, Antoine Lereboulet — c'est le nom de mon père, — tenait fermement son fils Denis, mon aîné de quatre ans, indomptable galopin, tour à tour batailleur comme un Sioux et assez enragé de lecture pour s'y perdre jusqu'à oublier sa vie propre. Un jour, il revenait du collège Notre-Dame-des-Aydes, le visage en sang pour s'être colleté avec plusieurs garnements de son espèce, annonçant fièrement qu'il en avait assommé deux. Un autre, — c'était un jeudi de juin — on le cherchait vainement à l'heure du déjeuner, pour ne le retrouver qu'à nuit tombée, car il avait passé huit heures de rang à lire sur le toit de la maison, accoté à la cheminée, *Les Enfants du capitaine Grant*. Premier de sa classe dans toutes les matières, sauf en mathématiques, il avait le cœur sur la main, mais n'en voulait faire qu'à sa tête, et nos parents avec lui n'étaient pas au bout de leurs peines.

Je leur donnais, pour ma part, moins de tablature, bien que mon père ait toujours vu en moi un sphinx femelle, capable des écarts les plus imprévisibles. Etait-ce à cause ou en dépit de la méfiance que je lui inspirais ? Il me traitait avec ménagement, et je n'eus jamais qu'à me louer de sa sollicitude à mon endroit.

Antoine Lereboulet était un honnête homme, à qui son honnêteté, comme il est trop commun, procurait moins d'avantages que de mécomptes. Il refusait de croire, chez les hommes, à une malice congénitale, qui cependant ne l'épargnait pas. Il était né sous le roi citoyen, en 1847, à Cramant, village de la Marne posé sur la plus douce colline et réputé pour la finesse de ses vins. Mon grand-père y tenait étude de notaire. Il périt dans un incendie qui détruisit sa maison de fond en comble. C la ruine. Mon père dut être enlevé au lyc Reims, où il achevait sa troisième. Un i meur d'Epernay, ami de la famille, l'emba comme apprenti et lui enseigna le méti graveur et d'écrivain lithographe. Antoin reboulet ne songeait pas à récriminer c l'adversité, pour avoir ainsi changé de c tion. L'esprit de révolte n'était pas da nature. A ses rares moments perdus, il étu la flûte, sur quoi il devint assez vite d'une force, ou lisait pêle-mêle toutes sortes de l empruntés au cabinet de lecture, quand i lui étaient pas prêtés par le vieux pro l'imprimerie, Evariste Bombois. Celui-ci, son jeune âge enragé bousingot, avait fa coup de feu à Paris sur les barricades e et en 48. Il abhorrait Badinguet, assassin République, déclamait par cœur de longs sages d'*Ahasvérus*; Auguste Blanqui était dieu, Louis Blanc son prophète, et la *Phi phie de la misère*, de Proudhon, son livr chevet. Son crâne chauve couvert d'une c à la grecque, le composteur en main, il an çait d'une voix vibrante l'avènement d'un publique universelle qui, supprimant les galités de fortune, établirait le règne vertu par le triomphe de la justice.

Sensible comme il était aux idées gén ses, mon père, à cette école, n'avait pas à faire profession d'un républicanisme teint. A dix-sept ans, il donnait son adh au manifeste des 60 : plus de bourgeois, de prolétaires, plus d'ouvriers, tous le toyens égaux en droits. Evariste Bombo parla d'une *Association internationale de vailleurs*, qui venait de se fonder à Lon Ces pionniers, sous l'inspiration du fra Tolain et de l'allemand Karl Marx, aspir à détruire la société capitaliste en recou s'il le fallait, à la violence. Antoine Lereb sur ce point, cessait d'être d'accord avec cien bousingot. Il entrevoyait des boule ments, des effusions de sang qui répugn à sa nature pacifique. Il croyait qu'un h de bonne foi peut toujours être convainc le raisonnement, et ne voulait voir dans l'a directe qu'un retour dégradant à la bru originelle. Plus résolu, le prote parlait d tème social tel qu'il existait en France c d'une hydre, dont il faudrait couper tout têtes à la fois. Mon père faisait une dubitative.

C'est bien plus tard, au temps de l'a Dreyfus, qu'il me conta ces détails sur gine de sa foi républicaine. En 1870, apr désastres, il avait salué avec enthousias chute de l'Empire et rejoint les mobiles Loire, pour participer dans leurs rang journées de Coulmiers et de Patay. Sa était morte au Mesnil-sur-Oger, la veil Sedan. Son chassepot rendu à Blois dès gnature des préliminaires de paix, il d de se fixer dans cette aimable ville, où il pris pension, rue des Orfèvres, chez un loger nommé Chambourdin. Presque au grâce aux bons offices de son hôte, l'i meur Guillot, dont les presses roulaien des Grands Degrés Saint-Louis, l'emba comme graveur lithographe. Un obstacle failli, au dernier moment, compromettr entrée dans la maison. Le sieur Guillot, fectiblement attaché aux princes, publi journal royaliste, *Le Soleil*, et supporta que son personnel ne partageât pas se

s politiques. Par fortune, Chambourdin, aussi défenseur du trône et de l'autel, avait arer la menace. Antoine Lereboulet, catho- pratiquant, ne manquait jamais la messe, vant de le présenter à son futur patron, le omme, par acquit de conscience (un bon tien ne pouvant, selon lui, pactiser avec la lution), l'avait interrogé sur ses vues tou- t les formes de gouvernement.

- Je suis républicain, avait loyalement ré- du mon père.

- Malheureux ! s'était récrié l'horloger, je nie pas que ce soit votre droit, mais n'en hez surtout pas mot à Guillot.

l'avait accompagné chez l'imprimeur, et nd celui-ci avait abordé le point brûlant, Naturellement, cher ami, votre candidat est s nos idées ? ») Chambourdin avait levé épaules :

– J'oserais presque dire que M. Lereboulet plus cagot que moi.

Guillot avait ri, sans pousser plus loin l'in- rogatoire, et lorsque, plus tard, son jacobi- isme se fit jour, il se trouva que les qua- s professionnelles de « Monsieur Antoine », mme on l'appelait rue des Grands Degrés, vaient rendu indispensable.

Le père Chambourdin, petit homme sec, dont cheveux et les favoris neigeux encadraient visage de pomme d'api, avait été veuf de nne heure. Il était père de deux filles : anche et Marguerite. L'aînée, Blanche, née 1851, avait trois ans de plus que la cadette. ne photographie, prise au printemps de 1869 ur ses fiançailles, la montre en robe à cri- line, avec un paletot-gilet Louis XV en drap glais jaspé, dont la couleur était, m'a-t-elle nfié un jour, jaune aventurin. La tante Blan- ne aimait la toilette, et ses excentricités ves- mentaires faisaient jaser entre la place du hâteau et la rue Denis Papin. Dans les bals société, on jugeait ses allures provocantes, rce qu'elle ne refusait aucune danse, qu'elle stonnait avec une ardeur peu séante à une une fille, et qu'elle s'esclaffait bruyamment la moindre plaisanterie. Au vrai, la vie n'était s concevable pour elle sans le piment des ivolités, et elle ne laissait pas échapper une ccasion de divertissement. Il suffit de consi- érer, sur cette photographie de 1869, son petit ez insolemment retroussé, l'éclat de l'œil noir, ccordé à la chevelure brune en bandeaux, le enton volontaire, et surtout la bouche grande mince, dont le rire découvre des dents poin- es, avides. A côté d'elle se pavane, boutonné ans sa redingote, l'œil vague, le chapeau haut e forme à la main, le cheveu cosmétiqué en cul-de-singe », Oscar Fierbois, dont les vingt- nq ans avantageux guignaient une dot de nquante mille francs. Il n'avait pas fallu plus e trois valses et d'une scottish à ce dandy our enflammer le cœur de Blanche. Il n'était ue vendeur dans un magasin de nouveautés, ais il avait galante façon, parlait d'abondance t faisait fond sur l'argent du beau-père pour établir à son compte.

La guerre avait retardé de près de deux ans célébration du mariage, auquel l'horloger nvia son pensionnaire. Antoine Lereboulet y t le cavalier de Marguerite Chambourdin. elle-ci avait les joues roses, le cheveu blond ndré, l'œil couleur de myosotis empreint de ouceur et de grâce. Quoiqu'il n'y eût pas de oquetterie en elle et qu'elle se tînt habituel- ment sur la réserve, elle s'habillait avec goût et ne dédaignait pas de rire. Antoine l'avait déjà remarquée, sans oser se déclarer à une enfant de dix-sept ans. Mais l'exemple du commis en nouveauté soutenant son courage, il se risqua, et le père Chambourdin, qui estimait son caractère, ne fit pas de difficultés à lui accorder la main de sa seconde fille.

Il avait été convenu et couché noir sur blanc que Marguerite recevrait la même dot que sa sœur. Avec la somme, Antoine achèterait une petite imprimerie, de préférence à Blois, ou, à la rigueur dans une autre ville du département : l'horloger ne voulait pas être trop éloigné de ses filles. En attendant, M. Chambourdin conservait les cinquante mille francs de Marguerite, à dessein de les faire fructifier au bénéfice du jeune ménage. Dès qu'Antoine aurait trouvé son imprimerie, le versement lui serait fait.

— Et vous ne craignez pas, beau-père, avait sans méchanceté insinué le gendre, que j'imprime un journal jacobin qui, pour faire pièce au *Soleil*, s'appellerait, par exemple, *La Lumière ?*

A quoi l'horloger répondait placidement :

— Quand Henri V sera sur le trône, les républicains pourront bien faire ce qu'ils voudront.

Antoine Lereboulet chercha son imprimerie pendant trois ans. Il gagnait deux cents francs par mois chez Guillot et connaissait le bonheur. Il s'était installé avec sa jeune femme dans une petite maison du quai des Chalands où, au bout de la première année, leur était né mon frère Denis. M. Chambourdin, chaque dimanche, invitait ses enfants à déjeuner rue des Orfèvres. Oscar Fierbois tenait maintenant, rue du Commerce, à l'enseigne du *Fil de Soie*, une étincelante boutique de chemiserie-ganterie-mercerie, que son premier soin avait été de remettre à neuf. Il portait une perle à sa cravate, était toujours ganté de frais, faisait négligemment tournoyer du bout des doigts une canne d'ébène au corbin d'écaille, et se hasardait même à visser dans son orbite gauche un carreau retenu par une chaînette d'or. Sa femme Blanche ne lui cédait en rien sur le chapitre de l'élégance. Tous les mois, elle se rendait avec lui à Paris, où il leur arrivait de rester deux jours. Elle en ramenait des chemisettes de surah, des fanfreluches bordées de valenciennes ou de chantilly, une ombrelle de Dupuy, des robes de Creed's ou de Paquin. Elle racontait à sa sœur éblouie le dîner fin dont son mari l'avait régalée dans un restaurant du boulevard, pour cinq francs, vin de Champagne compris, la pièce qu'elle avait vue aux Variétés ou aux Français, et qui était *La Femme de Claude*, de Dumas fils, ou *L'Eté de la Saint-Martin* de Meilhac et Halévy, sur une musique de ce diable d'Offenbach qui vous restait dans la tête. Et comme elle avait bon cœur, il lui arrivait de rapporter à la chère Marguerite un petit souvenir, qui était un flacon de fougère royale, ou une livre de pralines.

En mai 1875, l'imprimerie Herbin, de la rue Pierre de Blois, fut mise en vente. Le propriétaire étant mort *intestat*, l'héritage allait à de lointains cousins qui ne savaient rien du métier. On pouvait enlever le morceau pour quarante-cinq mille francs. Antoine Lereboulet, le cœur gonflé d'espoir, se précipita chez son beau-père.

C'était trop tard. Oscar Fierbois avait ruiné le père Chambourdin. La dot de ma mère était

engloutie avec le reste. Huit jours après, le coupable prenait la fuite, laissant une situation si obérée que le *Fil de Soie* devait changer de mains et que de surcroît, l'horloger, dont l'honneur commercial était ombrageux, jugeait nécessaire de vendre son fonds. Blanche partit à trois semaines de là, sans que l'on sût si c'était pour rejoindre le transfuge. Mon grand-père ne résista pas à ce double coup du sort. En quinze jours, une pneumonie l'emporta. Tous frais payés, sa succession laissait un actif de mille cinq cents francs.

Je naquis environ deux ans après ce drame, qui devait projeter son ombre sur toute mon enfance. Il arrivait que mes parents eussent des fins de mois difficiles, l'histoire de la dot volée revenait sur le tapis, ma mère gémissait :

— Ah ! pourquoi n'ai-je pas exigé mon argent le lendemain de notre mariage ?

La confirmation des agréments de cette fortune qui nous avait échappé m'était apportée, le jour de l'an, par notre visite rituelle à M. Guillot, le patron de l'imprimerie. Ce bel homme qui allait sur les quarante ans, droit, le teint coloré, le visage barré d'une grosse moustache blonde à la gauloise, me soulevait dans ses bras, me posait sur les joues deux baisers retentissants et, riant d'un bon rire d'ogre, tandis que je rougissais comme une pivoine, me remettait mon cadeau d'étrennes. Denis et moi passions ensuite à la *nursery*, où régnait Gérald, seul enfant de la maison et mon aîné de dix-huit mois. Mon frère le terrifiait en coiffant le casque à crinière de sa panoplie et en brandissant son sabre en fer blanc. Gérald, blond et timide comme une fille dans son costume de velours bleu à collerette de dentelle, finissait par fondre en larmes. Je le prenais sous ma protection, en lui murmurant à l'oreille que, lorsque nous serions grands, nous nous marierions tous les deux. Il me serrait la main très fort, et je me voyais déjà maîtresse de cette maison de riche, où l'on voyait dans le salon de lourdes tentures de damas vert à franges, un piano à queue, des fauteuils dorés, recouverts de tapisserie, des consoles supportant des biscuits de Sèvres, et des gravures d'histoire dans des cadres aussi dorés que les fauteuils.

Pauvre Gérald ! Je crois bien que, dès le premier jour, il prit ma déclaration au sérieux. En 1887, à l'occasion de la fête de Saint-Jean Porte Latine, patron des imprimeurs, tout le personnel de l'imprimerie Guillot fut convié au château de Chitenay par son propriétaire, Me Etienne Legrand, bâtonnier de l'ordre des avocats de Blois et président du Conseil d'administration du *Soleil*. Un petit tortillard nous y conduisit en crachotant une fumée noirâtre. Dans le parc du château était une pièce d'eau, sur laquelle Denis voulut m'entraîner en barque ; mais ma mère, nous ayant aperçus, poussa des cris. Il fallut revenir sur la rive, et mon frère disparut, tandis que commençait un bal champêtre. Je rejoignis Gérald, qui accepta d'abord de danser avec moi, puis, m'ayant marché sur les pieds, devint tout rouge et refusa de continuer. Je lui proposai alors une promenade dans le parc et l'entraînai sous le couvert. Une idée avait germé dans ma petite cervelle. Je croyais savoir que, pour se marier avec un homme, il fallait d'abord avoir été embrassée par lui. Eh bien, il n'y avait pas de temps à perdre, car je pouvais être devancée par quelque effrontée. Gérald ne m'avait jamais embrassée. L'idée ne nous en fût d'ailleurs venue ni à l'un ni à l'autre, et outre la visite premier janvier, je ne le voyais guère deux ou trois fois par an. Or je trouverais ficilement une occasion plus favorable celle-ci. Nous étions seuls. Derrière nous bruit des voix et des instruments s'était éte Le chemin allait se resserrant. Au profond parc, un coucou faisait tomber ses deux n dans le lac du silence, comme deux gou d'eau. Nous nous assîmes sur un banc de p re en partie recouvert de mousse.

— Gérald, lui-je en lui passant un bras tour du cou, vous ne voudriez pas m'emb ser ?

— Pourquoi ? répondit-il en détournan tête.

Une violente rougeur incendiait ses p mettes.

— Est-ce que vous ne me trouvez pas tille, Gérald ?

— Mais si, Léone.

— Est-ce que vous ne me trouvez pas jol

— Je ne connais pas beaucoup de fi Léone, mais je n'en ai jamais vu d'aussi j que vous.

— Vous seriez donc prêt à m'épouser ?

— Vous le savez bien, quand nous ser grands.

— Je ne vous en demande pas davant Alors, embrassez-moi.

Il osait à peine me regarder. Il se déc pourtant à me prendre rudement par le et me plaqua un gros baiser bruyant sur que joue.

— Non, Gérald, lui dis-je, mécontente.

— Mais enfin, Léone, vous m'avez bien de vous embrasser.

— Oui, mais pas sur la joue, sur la bou

— Sur la bouche !

Il paraissait décontenancé.

— Réfléchissez, Gérald. Sur la joue on brasse ses parents, son frère ou sa sœur, amis. Entre mari et femme, c'est différen

— Pourquoi ?

— Parce que c'est ainsi.

— Vous êtes sûre ?

— Puisque je vous le dis.

— Ah ! bon !

Il me reprit dans ses bras, posa en hâte lèvres sur les miennes et s'écarta. Je dois que je n'avais pas trouvé ce contact spéci ment agréable, et je vis Gérald, à la déro s'essuyer précipitamment la bouche d'un vers de main. N'importe ! L'essentiel é acquis.

— Et maintenant, repris-je, nous pouv nous tutoyer.

Il avait l'air à la fois fiérot et penaud.

— Ce sera comme tu voudras.

Tel était Gérald Guillot à douze ans, et il devait rester toute sa vie : timoré, naïf, quiet, falot et charmant.

Le lendemain de ce jour mémorable, se duisit l'extraordinaire événement qui a bouleverser notre vie familiale. Ma mère a acheté, trois semaines plus tôt, en cachette son mari, et pour la somme de cinq francs, billet de la loterie italienne. La demie de heures du soir venait de sonner, et n avalions la soupe quand le vendeur, un pi resque personnage dont je n'ai pas oublié nom — il s'appelait Luigi Mastracci — n apporta la nouvelle que le n° *due mille ce trenta tre* — celui de ma mère — était s gagnant. Cent mille lires ! Cent mille fran

Mon père avait beau être ennemi des jeux de hasard, qu'il tenait pour immoraux, si ses principes lui commandaient de tempêter, il n'accepta pas moins la bienveillance du sort. L'imprimerie Guillot était prospère. Cependant son directeur voulait agrandir les ateliers, acheter de nouvelles machines. Moyennant un apport de soixante-quinze mille francs, Antoine Lereboullet devint co-directeur gérant aux appointements fixes de six mille francs par an, sa participation aux bénéfices s'élevant à la même somme. Nous étions riches !

Ce changement de situation eut pour première conséquence que nous abandonnâmes l'appartement de la rue Porte Chartraine pour nous installer quai du Foix, dans une maison que mes parents ne devaient plus quitter. Cette gracieuse demeure avait été construite au XVIII[e] siècle par un riche magistrat, qui en avait voulu faire une folie : aussi l'appelait-on, du nom de son premier propriétaire, la folie Houdard. Elle était précédée d'un perron et surmontée d'un fronton orné de deux sirènes qui élevaient à bout de bras un Amour bandant son arc. J'ai souvent regardé ces sirènes et cet Amour nu, témoignages d'une époque où je me disais que, peut-être, il eût été plus aimable de vivre.

Au mois d'octobre suivant, j'entrai comme pensionnaire au couvent de la Providence. Les sept années que j'y passai m'apparaissent aujourd'hui comme un temps détaché du reste de ma vie, comme une époque creuse et morose, pendant laquelle mon souci majeur était de me défendre contre les puissances liguées autour de moi. De la Mère Supérieure, Marie des Sept Douleurs, que les grandes appelaient irrévérencieusement la Mère Sept-Poils, parce qu'elle avait le menton hérissé de poils follets, à la plus humble des sœurs converses, aucune ne sut trouver le chemin de mon cœur, ni me donner le goût des exercices de piété, mais, au cours de ma troisième année de couvent, je me fis deux amies très chères, grâce à qui la pension me devint supportable : Laurence Papin et Adrienne Dezé.

On eût difficilement imaginé deux créatures aussi dissemblables d'aspect : Laurence petite, potelée, avec des yeux d'ingénue dans un visage à fossettes, — un Sèvres rose et blond ; Adrienne brune, à la fois puissante et souple, au profil de médaille, un regard de feu, — Diane aux lévriers. Dès le premier trimestre, nous nous étions juré une amitié qui ne devait prendre fin qu'avec notre vie, et, pour rendre le serment plus solennel, Adrienne, ayant lu dans un roman du capitaine Mayne-Reid que les Peaux-Rouges en usaient ainsi, avait voulu qu'il fût scellé de notre sang. Ainsi nous étions-nous entaillé le poignet avec un crochet à dentelle, pour mélanger les gouttes jaillies de nos blessures volontaires, ce pourquoi nous appelâmes cette cérémonie mémorable « le pacte du crochet ». La clause principale de notre engagement réciproque était que nous n'aurions pas de secrets l'une pour l'autre, chacune devant faire bénéficier les deux autres de ses expériences personnelles. Je dois dire que nous n'y manquâmes point, tant que les sœurs de la Providence nous gardèrent sous leur tutelle.

La plus avertie de nous trois, sous ses airs d'innocente, était Laurence, fille d'un médecin fort répandu dans la société blésoise. Elle n'avait pas plus de quatorze ans, lorsqu'elle nous ébaucha une théorie de l'amour conjugal, illustrée de figures calquées par ses soins sur un livre de la bibliothèque paternelle. Adrienne, toutefois, première de la classe, l'emportait sur elle par une imagination exubérante, enflammée sans répit, durant les vacances, par des lectures désordonnées. Aux récréations, elle nous racontait pêle-mêle, d'une voix pathétique, *Lélia* et *Les Mystères de Paris*, *Mademoiselle de Maupin* et *Eugénie Grandet*, *Fanny* et *Le Roman d'un jeune homme pauvre*. Son père, veuf, avait reporté sur elle toutes ses capacités d'affection et lui passait ses moindres fantaisies. Administrateur délégué de la *Banque du Centre*, propriétaire des *Nouvelles Galeries*, il se rendait souvent à Paris, où il possédait un hôtel particulier. Adrienne l'y accompagnait aux vacances de Noël, et en revenait la bouche pleine de récits aussi extraordinaires que ceux de ses romans favoris. Son père l'avait emmenée au théâtre, au café-concert, à l'Hippodrome, au Palais de Glace, au Bois de Boulogne. Il lui avait acheté des robes, des fourrures, des pendentifs, des boucles d'oreille, des dessous de dentelles, des patins à glace. Toutes ces gâteries devaient rester à la maison, quand elle revenait au couvent, la Mère Sept-Poils n'admettant pas ce qu'elle appelait, avec une moue de souverain mépris, « les artifices de la coquetterie et les superfluités de la toilette ». Nous lui demandions si les messieurs l'avaient regardée, sûres par avance de la réponse, car, à quinze ans, elle en paraissait vingt; et, même sous la robe grise du pensionnat, son port fier alarmait parfois les bonnes sœurs, qui la mettaient en garde contre les périls d'un maintien immodeste. Et elle répondait, en effet, qu'elle suscitait une certaine curiosité chez les hommes, et non seulement chez les jeunes, ce que nous trouvions naturel, mais aussi chez de vieux roquentins à barbasse, ce qui nous semblait extravagant. Son idéal masculin était le prince Rodolphe de Gérolstein. Laurence préférait don Juan, dont elle se piquait de fixer l'inconstance, au cas qu'il revînt sur terre. Plus attachée aux réalités, je déclarais seulement que je saurais le reconnaître, le moment venu.

Et voici le temps d'évoquer mon idylle avec Gérald et le premier drame de ma vie. La nouvelle situation de mon père, qui le plaçait à égalité avec M. Guillot, rendait nos rapports plus faciles. Après nos embrassements innocents de Chitenay, des saisons passèrent sans que Gérald tentât de les renouveler. Mais ses parents prirent l'habitude de nous inviter chaque année, une semaine ou deux, en septembre, dans une maison de campagne qu'ils possédaient entre Blois et Chailles, à la lisière de la forêt. Pendant les vacances qui suivirent son année de rhétorique, il s'enivra de romantisme. Il me lisait des poèmes que j'écoutais avec un ennui poli. Un jour qu'il n'en finissait plus de déclamer, comme je bâillais à la dérobée, il me demanda ce que je pensais des poètes.

— Les poètes ? fis-je en levant les épaules, je pense que, s'ils enfilent tant de mots les uns au bout des autres, c'est peut-être qu'ils sont incapables d'agir.

Le pauvre Gérald devint blanc comme un Pierrot.

— Qu'entends-tu par agir, Léone ?

Je distillai un méchant petit rire.

— Il me semble que tu dois le savoir mieux que moi.

— Oh !

Il souffla très fort à deux ou trois reprises, à la façon d'un athlète qui s'emplit les poumons d'air avant de s'engager dans une course difficile, puis, m'ayant entourée de ses bras et me serrant étroitement, me couvrit le visage de baisers maladroits.

J'étais maintenant édifiée sur ses intentions et je pouvais le repousser gentiment.

— Laisse-moi donc, voyons, tu m'étouffes. Qu'est-ce qui te prend ?

Il me lâcha tout haletant. Il était passé du blanc de céruse au rouge brique.

— Comme si tu ne le savais pas ! dit-il. Je t'aime, Léone. Et puis, est-ce que nous ne sommes pas fiancés ?

Je renouvelai mon petit rire ambigu.

— Oui, Gérald, oui, nous sommes fiancés. Enfin, c'est une façon de parler. Disons plutôt que nous pouvons l'être, puisqu'il n'y a rien d'officiel. Tu sais quelle amitié je te porte. Je dirai même que je n'aime aucun garçon autant que toi, ce qui n'est pas difficile, puisque je n'en connais guère d'autres. Mais ce n'est pas une raison pour m'étrangler.

Crut-il avoir, dès lors, définitivement acquis des droits sur moi ? L'année suivante, nous fûmes en vacances à Trouville, tandis qu'il voyageait en Italie. En octobre, Laurence Papin se maria avec le fils Manche, Jules de son prénom, fils d'un pharmacien de la rue du Commerce, et grand dadais aux cheveux carotte, aux dents de cheval et au rire épais. Adrienne et moi fûmes demoiselles d'honneur. Mon cavalier était un polytechnicien boutonneux, au visage grave et à la conversation insipide.

Le lendemain, Gérald, m'ayant guettée sur le quai comme je sortais de la folie Houdard, me fit une scène affreuse. Il n'était pas du mariage, mais il connaissait Jules Manche, comme lui ancien élève du collège Notre-Dame-des-Aydes. Aussi était-il venu le féliciter à la sacristie, et il s'était trouvé qu'à ce moment-là, je subissais, avec un sourire de circonstance, la désastreuse conversation de mon mathématicien à bicorne. Un autre sourire fleurissait à mes lèvres, quand nous avions défilé après la cérémonie, dans le fracas de la *Marche Nuptiale* de Mendelssohn. De ce double sourire, Gérald inférait que mon cavalier avait poussé la fleurette et que je n'étais pas restée sourde à ses avances. La jalousie le déchirait, mes dénégations étaient impuissantes à le détromper, et comme, excédée de son transport, je l'invitais à changer de ton, il dit simplement :

— C'est bon ! Je vais me jeter dans la Loire.

J'étais persuadée qu'il ne s'agissait que d'une bravade. Malheureusement, mon insensé traversait le quai d'un pas d'automate, gagnait le trottoir opposé. Je n'eus que le temps de me précipiter pour le retenir par le bras, comme déjà il engageait un genou sur le parapet.

— Mais, Gérald, tu perds la tête.

— Tu ne crois pas que c'est ta faute ? murmura-t-il d'un air misérable.

Le fleuve était en crue. L'eau limoneuse coulait rapide sous le ciel bas. Elle formait des remous et des tourbillons. Je frissonnai.

— Allons, Gérald, ne fais pas l'imbécile.

Il fondit en larmes. Je n'ai jamais aimé les geignards, mais il était pressant de sortir de là. Je me sentais à la fois attendrie et irritée. Attendrie n'est d'ailleurs pas tout à fait le mot. C'est peut-être obscurément flattée qu'il faudrait dire, et par là portée à l'attendrissement. On ne rencontre pas tous les jours un homme disposé à se tuer pour vous. De toute façon, il m'appartenait de rendre à ce désespéré le goût de la vie. Je l'entraînai vers la maison. Ma mère était sortie ; Alida et la femme de charge vaquaient à leurs besognes au rez-de-chaussée. Posant un doigt sur ma bouche, je conduisis Gérald dans ma chambre, au premier. Il n'avait plus prononcé un mot depuis sa crise de larmes, et regardait d'un œil atone les cloisons couleur de pervenche, où étaient accrochées deux gravures de Boucher, le lit blanc avec son dais bleu suspendu au plafond, la pendule au cadran de bronze doré entre deux Amours en biscuit.

— Aucun jeune homme avant toi n'est entré dans cette chambre, lui dis-je. Embrasse-moi, gros bêta.

Ses yeux s'agrandirent démesurément.

— Oh ! Léone, dit-il.

C'était l'occasion de mettre à profit les leçons reçues à Trouville de quelques adolescents moins timides que lui. Je m'y appliquai avec zèle, et il me parut que Gérald était près d'en suffoquer, car ce fut lui-même qui se dégagea tout en me gardant serrée contre sa poitrine.

— Léone, répétait-il, ma Léone chérie.

— Eh bien ! murmurai-je en lui caressant les cheveux, puis en dénouant son étreinte, j'espère que te voilà rassuré.

— Oui, répondit-il avec un accent enivré, mais promets-moi de ne plus me faire souffrir.

Il aurait voulu me reprendre dans ses bras. Je bondis vers la porte en modulant un rire flûté.

— Sois raisonnable, Gérald. Ma mère peut arriver d'une minute à l'autre.

Il partit apaisé.

L'été suivant, Denis sortit de Saint-Cyr trente-deuxième de la promotion Jeanne d'Arc. Sous-lieutenant d'infanterie de marine selon son vœu, il était impatient de rejoindre à Madagascar les troupes du général Duchesne, qui poursuivaient la conquête de l'île. Avant son départ, mes parents voulurent donner en son honneur une petite fête qui, la veille, faillit être compromise par un absurde accident.

Depuis quelques mois, à l'imitation de M. Guillot, mon père avait acheté un break, attelé d'un demi-sang nommé Brutus, qui tenait à l'occasion l'emploi de cheval de selle. J'avais vite appris à le monter, et il m'arrivait de faire des promenades avec lui aux environs de la ville. Ce jour-là, de bonne heure, j'avais donc pris la clef des champs avec Brutus, et je me rappelle la délicieuse fraîcheur du matin sur la route de Vendôme. Dès le départ, ma monture, qu'à l'ordinaire je tenais bien dans la main, s'était montrée nerveuse. J'avais beau serrer la bride, elle n'en voulait faire qu'à sa tête. Fatiguée de sa résistance, après une heure de chevauchée, je décidai de rentrer. Tout alla bien ou à peu près, jusqu'au commencement de la rue du Bourg-Neuf. Je menais un petit trot bien sage, et j'allais passer au pas pour descendre sans risque la rue Gallois, quand une bicycliste déboucha brusquement de la rue des Minimes. La machine évita le cheval de justesse, mais celui-ci, saisi de frayeur, prit le mors aux dents. Je tentai en vain de le maîtriser ; il s'engagea sur la pente roide au grand galop, et quoique j'eusse une bonne assiette, que je me contraignisse à garder mon sang-

froid, je me voyais déjà désarçonnée, jetée bas, la tête rompue sur le pavé.

Je n'étais pas à plus de vingt mètres de la rue Porte Côté que le miracle se produisit. A peine eus-je le temps de voir un dolman bleu ciel et un pantalon rouge se détacher du trottoir : un homme courageux s'était jeté à la tête du demi-sang et, empoignant la bride, lui martyrisait la bouche en le retenant de tout son poids. Quelque dix mètres encore, et Brutus s'arrêtait frémissant, écumant, dompté.

La secousse avait-elle été trop forte pour mes dix-huit ans ? Comme j'allais sauter à terre, je me sentis glisser dans un trou noir, j'entendis comme un bruit de cloches marines et, lâchant les rênes, m'affaissai sur la selle.

Bornée à un évanouissement provoqué par un choc nerveux, l'affaire eût été de peu d'importance. Mais, assez occupé à maintenir Brutus qui soufflait et cherchait à se mordre de sa bouche baveuse, mon sauveur ne m'avait pas vue perdre connaissance. Glissant sur la selle, je roulai à terre, et ma tête heurta rudement le bord du trottoir.

A la pharmacie, où l'on m'avait transportée aussitôt, je restai longtemps inanimée. Quoique le cuir chevelu ne portât aucune trace de plaie, l'apothicaire parlait déjà de fracture du crâne. Le médecin arriva tout juste comme je rouvrais les yeux. C'était le père de Laurence. Il me tapota la joue, je me dressai sur mon séant, puis sur mes jambes.

— Doucement, ma petite Léone, dit-il. Rasseyez-vous et montrez-moi cette tête.

Il palpa ma bosse, qui était énorme, et m'arracha une grimace.

— Un peu douillette, eh ?... Non, ce ne sera rien. Quelques compresses humides, et dans deux jours l'enflure aura disparu. Mais plus d'équitation pendant quelque temps, n'est-ce pas ? Vous auriez pu vous tuer.

Telle fut la première circonstance dans laquelle j'échappai à la mort. Plût au ciel que les autres eussent été d'aussi petite conséquence !

Tandis que le docteur Papin achevait son examen, j'avais aperçu derrière lui un jeune sous-lieutenant au visage ouvert, à la fine moustache brune, et sur les lèvres de qui errait le plus aimable sourire. Une image me traversa l'esprit.

— N'est-ce pas vous, monsieur, qui vous êtes jeté à la tête de mon cheval ?

Il porta la main à son képi et fit claquer ses talons l'un contre l'autre.

— Sous-lieutenant Jérôme d'Onufrio, pour vous servir.

— Oui, c'est bien vous. Mais vous risquiez votre vie, lieutenant.

— N'exagérons rien. J'ai fait un an de Saumur. Il y a bien mon sabre qui aurait pu me gêner. Heureusement, j'ai eu le temps de le détacher.

Le docteur Papin me proposait de me ramener chez mes parents dans son coupé. Je déclinai l'offre. Si je me sentais la tête lourde et endolorie, je pensais qu'un peu de marche me remettrait en état. Et puis Jérôme d'Onufrio s'offrait à m'accompagner avec Brutus, qu'il tint par la bride jusqu'à la folie Houdard. Je le présentai à ma mère, qui se récria au récit de l'accident.

— Mais vous êtes un héros, lieutenant, un véritable héros, disait-elle, les yeux pleins de larmes et me pressant contre son cœur. Comment pourrais-je vous exprimer ma reconnaissance ?

— En commençant par inviter le lieutenant à la fête de demain, fis-je de mon air le plus ingénu.

— C'est, mon Dieu ! vrai. Où avais-je la tête ? reprit ma mère.

Elle l'invita.

Jérôme d'Onufrio, que j'allais promptement appeler Jérôme tout court, était sorti de Saint-Cyr deux ans plus tôt, l'année même où Denis y entrait. Après un stage de perfectionnement à l'Ecole d'application, il avait rejoint à Versailles le 27e régiment de dragons. J'ai déjà laissé entendre que ce grand garçon de vingt-quatre ans, par l'aisance de son maintien, son torse bien moulé dans le dolman bleu à brandebourgs, son teint chaud, ses yeux gris vert, sa bouche gourmande, la cravache qu'il serrait négligemment sous le bras, m'avait inspiré d'emblée plus que de la sympathie. Orphelin de naissance, issu d'une vieille famille napolitaine émigrée du royaume des Deux Siciles après la chute de Murat, il avait été élevé par sa tante, la comtesse de Suèvres, qui vivait dans un petit château Renaissance, près de Blois. Il y était depuis quarante-huit heures, pour un congé de quinze jours lorsqu'il m'avait rencontrée sur Brutus emballé. Il aimait, par ordre de préférence, le cheval, la danse et la chasse au gros gibier, sans parler, bien entendu, de son métier de soldat, confondu dans sa passion pour le cheval, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une conversation pleine d'imprévu. Il pouvait, en outre, se prévaloir légitimement du titre de marquis.

J'appris tout cela de sa bouche le lendemain, au cours de la fête donnée à la folie Houdard, et qui fut fort brillante, mais dont je ne saurais à peu près rien dire, car je n'y avais d'yeux que pour lui. S'il en avait lui-même pour moi, il savait pourtant se faire apprécier d'un chacun, et Denis lui jurait avant la fin de la soirée une amitié éternelle. Ajouterai-je que, valsant à ravir, il s'était fait inscrire sur mon carnet de bal pour toutes les valses et que, malgré ma bosse et quelque courbature, je me sentais dans ses bras la plus heureuse fille du monde ?

Quelqu'un ne devait pas tarder à s'en apercevoir pour son déplaisir. Comme, entre deux danses, mon dragon s'était embarqué dans une grande conversation avec Denis, Gérald s'approcha de moi, portant une flûte de champagne. Il était très pâle, ses yeux brillaient d'un éclat singulier, comme le jour où je l'avais empêché de se jeter dans la Loire. Je compris qu'il était nécessaire de prévenir ses reproches.

— Eh bien ! Gérald, lui dis-je d'un ton désinvolte, où te cachais-tu ? Pourquoi ne m'as-tu pas encore invitée à danser ?

— Parce que tu étais très occupée, répondit-il. Tu n'as même pas encore trouvé le temps d'aller te rafraîchir au buffet. Aussi ai-je cru opportun d'y songer pour toi.

— Tu es un ange du ciel, Gérald, mais il faut comprendre que j'ai contracté une dette envers le lieutenant d'Onufrio. Il m'a sauvé la vie.

— Et toi, tu as sauvé la mienne. Il est vrai que tu ne tiens peut-être pas à ma reconnaissance.

Je crus que mieux valait rire.

— Comme tu es drôle, Gérald ! Tiens !... Veux-tu danser cette scottish ?

Durant toute la danse, il ne prononça plus un mot, mais je ne m'en inquiétai pas. Il était

bon cavalier ; je le croyais, comme moi, tout à son occupation du moment. Je me souvins trop tard dans quel muet transport son corps se collait au mien.

La valse suivante revenait de droit à Jérôme, dont je sentais par instants avec délice la fine moustache frôler doucement ma tempe. Je me laissais conduire, et mon plaisir était si vif que, pour le mieux savourer, je n'hésitais pas à fermer les yeux. Un peu plus avant dans la soirée, je repensai à Gérald et le cherchai du regard. Il avait disparu.

Je ne le vis pas davantage le lendemain, ni pendant la semaine d'après. (Quelle erreur de sa part, encore que sa présence n'eût sans doute rien changé !) En revanche, Jérôme et Denis étant devenus inséparables, je rencontrais mon sous-lieutenant tous les jours. La veille de son départ pour la caserne Lourcine à Paris, d'où il devait être dirigé sur Madagascar, mon frère insista pour que son ami fût invité à déjeuner. Mes parents accédèrent à cette demande, et Jérôme fut aussi avec nous sur le quai de la gare, pour souhaiter bonne chance au marsouin. Il lui restait cinq jours de congé, qu'il employa fort bien à mon gré. Sans que nous nous fussions proprement donné le mot, nous nous retrouvions chaque matin, environ dix heures, dans les jardins de l'Evêché. Il arrivait de Suèvres à cheval, laissait son alezan à l'hôtel de France et de Guise, et me rejoignait en cinglant l'air de sa cravache. Je l'admirais comme un jeune dieu né de la rosée du matin. A cette heure, les jardins étaient presque déserts. Sous le ciel d'un bleu laiteux, la Loire coulait doucement entre ses bancs de sable. Il voyait toutes choses sous leur aspect favorable, et savait découvrir du pittoresque aux personnages les plus graves. Son colonel était pour lui « l'éléphant sacré » (il pesait plus de cent kilos), son chef d'escadron « le bœuf Apis » (je lui avais demandé pourquoi, et il m'avait répondu : « A cause des cornes », sans que j'osasse pousser plus loin l'interrogatoire), son capitaine « le père Michel », parce que sa femme s'était fait enlever par un tzigane de chez Maxim's et qu'il n'avait jamais su ce qu'elle était devenue. Reçu à Paris dans la meilleure société, il était de toutes les fêtes de *l'Œillet Blanc*, où n'étaient conviés que les partisans des Princes. Il m'expliquait ce qu'étaient les cotillons, au cours desquels des pétales de roses pleuvaient sur les danseurs, à qui étaient ensuite distribués cannes à pommes d'ivoire, ombrelles à manche d'agate, éventails de soie peinte, voire des cages dorées où chantaient et roucoulaient colibris et tourterelles.

— A Paris, me disait-il, la beauté seule est reine. Je vous vois au bal de l'Opéra costumée en Schéhérazade. Me permettriez-vous d'y venir en Schahriar ?

J'étais disposée à tout lui permettre et l'avouai sans détour.

— En ce cas, reprit-il, Mme de Suèvres, ma tante, pourrait dès demain venir demander à votre père si notre union est possible.

— Oh ! Jérôme !

Il me prenait dans ses bras, et je comprenais aussitôt toute la différence qu'il y avait entre le pauvre petit Gérald et un sous-lieutenant de dragons.

Le lendemain, la comtesse de Suèvres se rendit en calèche avec son neveu à la folie Houdard. Elle avait grand air dans sa robe toute garnie de dentelles noires, et apprit avec satisfaction que mon père me constituait une dot de cinquante mille francs. Sa conversation avec mes parents ne dura pas plus d'un quart d'heure, après quoi ma mère vint me chercher dans ma chambre.

— Mon enfant, me dit mon père dans le salon, si tes sentiments sont ce que nous croyons, tu peux embrasser ton fiancé.

Le congé de Jérôme expirait à deux jours de là. Il fut décidé que les fiançailles officielles seraient célébrées en septembre, le mariage devant avoir lieu à la mi-octobre. Toute la famille, à laquelle s'était jointe Mme de Suèvres, accompagna mon fiancé le surlendemain et agita des mouchoirs au départ du train de Paris.

Depuis mon accident, j'avais vécu comme dans un rêve. J'en fus tirée moins de vingt-quatre heures après par la visite de Gérald. Il était étrangement calme et attaqua sans préambule :

— Ce que ton père a dit ce matin au mien serait-il vrai, Léone ? Tu épouserais ce traîneur de sabre ?

Dans la bouche de tout autre que lui, l'expression m'aurait froissée, sinon indignée. Mais, avec Gérald, j'étais tenue à des ménagements.

— Comprends-moi, répondis-je en lui posant une main sur l'épaule et le regardant bien en face, l'amour et l'amitié sont deux sentiments très différents. Tu es mon meilleur ami et tu le resteras.

Il eut un ricanement bizarre.

— Tandis que le fringant officier sera ton mari et ne le restera peut-être pas, c'est bien ce que tu veux dire ?

Cette réplique me prit de court. Je ne trouvais rien à riposter.

— Quant à savoir si je resterai ton ami, l'avenir nous le dira.

Il me tourna le dos et sortit en faisant claquer la porte derrière lui. J'eus un instant l'idée de courir à sa poursuite, pour ne pas rester sur ces paroles amères. Mais je n'aurais su que lui dire.

Le soir même, le malheureux se tuait avec un fusil de chasse, dont il s'était mis le canon dans la bouche. Il avait eu l'affreux courage d'attacher une ficelle à la gâchette, pour tirer à coup sûr. Auprès de lui, on trouva un exemplaire des *Romances sans Paroles*, ouvert à la page de *Green*, sur laquelle il avait écrit à l'encre rouge :

Qu'on n'accuse personne. Je me tue parce que la vie n'a plus de sens pour moi. Pardon et adieu.

Gérald.

Pendant plusieurs nuits, j'eus un sommeil agité. Je revoyais Gérald en rêve, et il me répétait : « Quant à savoir si je resterai ton ami... » Mais Jérôme m'écrivait tous les jours, et la vie était la plus forte. L'amour ne se commande pas, pauvre Gérald. Etait-ce ma faute, si tu n'avais pas su te faire aimer ?

Accroupi à mes pieds sur un pouf de soie jonquille, les jambes croisées à l'orientale, Jérôme saisit mes mains, où il porta des lèvres gourmandes, puis m'enveloppa d'un regard lourd.

— Tu ne sauras jamais combien tu me plais, ma éone, dit-il. Et le plus singulier, c'est que je rais incapable de dire ce qui me plaît le plus toi. Plus je te regarde, moins je distingue... Son front se plissait, comme sous l'effort de réflexion.

— Ce n'est pas que tu sois d'une beauté extraordinaire.

— Merci !

L'air pincé, je retirai mes mains, et il éclata rire.

— Ne te fâche pas, tu vas comprendre. Je prétends pas insinuer que tu n'es pas belle. l'es, Seigneur Dieu ! superlativement, diaoliquement, dans la mesure où le diable et la mme sont deux doigts de la même main et l'on croit au diable.

Je n'entendais goutte à cet amphigouri. Il prit mes mains.

— Ecoute, Léone. Je voudrais être peintre, ur faire ton portrait. Je commencerais par s yeux, et la difficulté ne serait pas petite. nt-ils bleus, verts ou gris ? Je n'en ai jamais d'aussi changeants, et ils ont dans l'ombre e espèce de phosphorescence, comme ceux s fauves. Ton visage me fait d'ailleurs un u penser à la panthère, à la panthère noire, en entendu. J'aime tes cheveux, Léone, le t de cette crinière sombre qui crépite sous peigne. J'aime ton front bombé comme un uclier, lisse comme un caillou marin, et ce z discret, dont les narines palpitent, et cette uche ni grande ni petite, ni mince ni lippue, actement sculptée dans son poids de chair urrissante pour le bonheur d'un honnête mme. Pas de critique à faire sur l'oreille. Tu is quel plaisir j'éprouve à suivre, du bout un doigt qui frôle à peine, le contour délicat l'une ou de l'autre. La comparaison avec le quillage est trop banale. Tes oreilles m'évoent plutôt, par leur fragilité précieuse, ces bijoux espagnols en filigrane, légers dans la main comme des plumes. Ah ! Tu consens à sourire. C'est pour que je n'oublie pas tes dents, si régulières et bien alignées dans leur éclat humide. Mais cesse de tirer ce bout de langue rose : je ne répondrais plus de rien, et d'autant que ton peignoir bâille et découvre une dune blanche, hérissée d'une seule fleur brune, la délicieuse fleur des sables.

Il se dressa du pouf, tomba sur moi comme l'aigle sur la colombe, et le sommier laissa échapper une longue plainte métallique. Un silence suivit pour cet échange des souffles, sinon des âmes, qui a fait écrire à M. Edmond Rostand des vers si alambiqués. Jérôme n'était pas poète, et je ne l'ai jamais entendu citer un seul vers, mais il savait parler aux femmes, personne ne m'a aussi bien parlé de moi, et il ne se contentait pas des paroles. Il reprit en resserrant son étreinte :

— Quand je dis que tu n'es pas d'une beauté extraordinaire, je songe à la beauté des statues : la Vénus de Praxitèle, par exemple, ou la Vénus pudique du Capitole. Cette beauté-là est glaçante. Elle écrase, mais n'inspire pas. La tienne, au contraire, par chaque pore de la peau, souffle une merveilleuse chaleur humaine. Tu n'es pas une femme de marbre, Léone, et tant que tu le voudras, je ne me lasserai pas de te le prouver.

Il s'y appliqua sur-le-champ. Que je l'ai aimé, mon Jérôme, dans les premiers temps de notre union ! Il était beau, il était fort, et fin comme une lame, et presque aussi coquet que moi, sans tomber dans l'afféterie. On se retournait sur nous dans la rue, et je pouvais me demander sur qui sans me sentir offensée.

Le soir même de notre mariage, nous avions pris le train de Paris. Un appartement était retenu pour nous au Grand Hôtel, et à mon entrée dans le petit salon précédant la chambre, j'eus un cri de plaisir. Sur tous les meubles, des opalines étaient garnies de roses et de glaïeuls rouges. Mais les roses sentaient trop fort. J'ouvris une fenêtre sur la nuit pavoisée de feux. C'était la sortie de l'Opéra. Sous les globes blancs des lampadaires, je voyais des hommes en cape et des femmes en manteau de fourrure descendre le grand escalier du théâtre. Des fiacres, des locatis, des voitures de

maîtres se rangeaient au bord du trottoir. Les sabots des chevaux claquaient sur le pavé de bois. Un hennissement montait, puis un rire de femme. Jérôme, qui avait passé un bras autour de ma taille, m'embrassa dans le cou. Je sursautai. Il avait appris la veille que sa demande de mutation était agréée. Il allait quitter le 27e dragons pour le 1er cuirassiers, passant ainsi de Versailles au quartier Dupleix. Nous habiterions Paris à notre retour de la Côte d'Azur. Quel bonheur !

Le lendemain, mon sous-lieutenant chéri me conduisit rue de la Paix, où il m'acheta une petite montre d'or sertie de rubis, qu'il épingla lui-même à ma blouse de mohair.

— Je te décore de l'ordre du temps qui passe, dit-il.

— Tout ce que je demande au temps, répondis-je, c'est qu'il ne nous sépare jamais.

Nous déjeunâmes chez Voisin, dont je n'ai oublié ni le soufflé d'écrevisses à la Nantua (c'était ma première rencontre avec la haute cuisine), ni le spoom au malvoisie, ni le Ruinart frappé. Mais je me sentais un peu grise à la sortie du restaurant. Notre fiacre remonta jusqu'à l'Arc de Triomphe de l'Etoile et descendit l'avenue du Bois jusqu'au lac, pour chasser mes fumées. Plus ne nous était ensuite que de regagner l'hôtel en diligence pour boucler nos bagages et nous acheminer vers la gare de Lyon.

Le voyage en sleeping-car continua pour moi l'enchantement. Ce train lancé dans la nuit, où un jeune époux passionné me pressait dans ses bras, figurait à mes yeux le symbole même d'une vie toute promise au plaisir. Et je m'endormis en souriant.

Si quelqu'un lit un jour cette histoire des vingt-quatre premières années de ma vie, peut-être me trouvera-t-il bien légère. La mort de Gérald n'avait pas retardé d'une heure la célébration de mon mariage. En quelques semaines, M. Guillot, accablé par le drame qui lui enlevait son fils unique, avait vieilli de dix ans. Je l'ai déjà dit, hélas, je n'aimais pas Gérald, je ne l'avais jamais aimé. Sa disparition tragique avait été pour moi un épisode fâcheux, où je ne voyais que le signe d'un destin funeste. Après tout, il ne m'était rien que le compagnon fortuit d'une enfance frivole. La jeunesse est sans pitié pour ceux qu'elle n'aime pas. Je voulais être heureuse, l'idée de ma responsabilité ne m'effleurait en aucune façon, et je croyais que, pour vivre l'esprit serein, il suffisait de tourner le dos au malheur.

Nous prîmes logement à Monte-Carlo, dans un hôtel de grand luxe, situé tout près du Casino. Notre chambre donnait sur le port, où de blancs bateaux de plaisance — yachts et yoles, — ainsi qu'un petit torpilleur gris souris à flamme tricolore flottaient sur l'eau bleue. Nous avions la jouissance d'une terrasse particulière, où j'aimais, le matin, à faire la salamandre au soleil, et, le soir, à épier le moment où la mer et le ciel se fondaient dans une brume impalpable, avant de sombrer dans la nuit. Je goûtais peu le faste ostentatoire de l'hôtel, où je voyais trop de grasses nudités de bronze, trop de lampes accommodées dans des vases de Chine coiffés d'immenses abat-jours de dentelle, trop de pâtisseries chlorotiques aux plafonds, et, sous une coupole de verre glauque, trop de dorure partout répandue aux pieds des tables et des fauteuils, grimpant aux lambris et décorant les uniformes des grooms et des employés à la réception. Dans la salle à manger, s'élevaient de hautes colonnes corinthiennes de marbre jaspé ; la lumière électrique ruisselait aux grands lustres de cristal, et une fresque représentait une assemblée de nymphes repotes, nonchalamment allongées au bord d'une mer de lapis-lazuli. Non, je n'aimais pas ce luxe flatteur, mais pesant, et qui m'aurait probablement coupé l'appétit, si la chère n'eût été si fine.

Jérôme avait loué, pour le temps de notre séjour, une voiture et un cocher. Ainsi pouvions-nous parfois jusqu'à Beaulieu, à Roquebrune ou à Menton. Il nous arrivait de laisser la voiture au bord de la route. Nous descendions entre les rochers d'une calanque déserte, et la température était si clémente que notre sous-lieutenant n'hésita pas un jour à se dépouiller de ses vêtements, pour se jeter à l'eau. Je n'eus pas le front de l'imiter. (Etait-ce le souvenir de la Mère Sept-Poils qui nous adjurait, sous la menace de l'enfer, de ne pas nous mettre dans le cas de voir notre corps nu ? Tout en faisant le guet, j'admirais ce gracieux corps blanc qui était celui de mon mari fendant la vague d'une brasse aisée, et j'éprouvais un plaisir à la fois aigu et inquiet, qui avait le goût de péché.

Un soir d'opéra au Casino (on donnait *Traviata* avec une *prima donna* de la Scala de Milan), nous passâmes à l'entr'acte dans la salle de jeux, et Jérôme, parlant de risquer un louis, s'approcha d'une table. Il y avait là un maharadjah au turban tout emplumé et orné de pierreries, comme j'en avais vu dans les *Aventures merveilleuses du capitaine Corcoran*, plusieurs vieilles dames presque aussi empanachées, aux doigts chargés de bagues, deux Anglais favoris du plus beau roux, frais sortis du dessin de Caran d'Ache, et une jeune personne d'une élégance dernier cri, autour de qui pillonnaient des messieurs d'âge, tous en frac médiocrement chevelus, gardénia à la boutonnière et portant monocle. Jérôme avait réussi à occuper une place et poussait sa mise sur le numéro. Le croupier jeta la boule qui commença de bondir comme une sauterelle.

— Rouge, pair et passe ! annonça une voix sèche, armée d'une indifférence supérieure, à une table voisine.

Un joueur apoplectique me jetait au visage la fumée de son cigare. Je m'écartai pour faire le tour de la salle. A la table du fond, un gentleman impassible, debout, la tête rasée, la barbe tondue à la russe, comprimé dans sa redingote, venait la faire éclater, jetait les pièces d'or par poignées. Un tas de louis, qu'il ne prenait pas la peine d'ordonner en piles, s'amoncelait devant lui. Une affreuse petite vieille en robe de soie vert pomme, des gouttes de diamant aux oreilles, me confia comme un secret d'Etat :

— C'est un grand-duc, un cousin germain du tsar. Il veut faire sauter la banque.

J'admirai quelques instants ce Cosaque tout en turne devant qui, de minute en minute, un monticule de billets s'ajoutait au monticule d'or. Quand je revins à Jérôme, il se levait :

— J'ai gagné cent cinquante louis, me dit-il, allons les boire.

Cette bienveillance du sort me semblait toute naturelle. Nous nous grisâmes très convenablement au champagne cette nuit-là, et le lendemain, à Nice, Jérôme eut la délicate attention de m'offrir des boucles d'oreille en brillants. La vie était belle, et je n'imaginais pas, sou

sans nuage, dans le soleil chaud et le parfum des premiers mimosas, qu'il en pût jamais être autrement pour moi.

Notre installation à Paris me confirma dans mon optimisme. Mme de Suèvres, qui affectionnait son neveu plus qu'être au monde, possédait rue d'Anjou un petit hôtel où elle n'apparaissait guère qu'une quinzaine de jours par an. Elle avait décidé de nous en transférer la propriété pour cadeau de noces, en y comprenant le mobilier Directoire et les tableaux, presque tous de sujets militaires, qui allaient du baron Gros et de Raffet à Géricault et à Horace Vernet, car son défunt mari avait été capitaine des Grenadiers-Gardes, avant de se faire tuer à Reischoffen. La seule transformation concernait notre chambre à coucher. Songeant qu'un jeune ménage pouvait désirer vivre dans un décor de son temps, elle avait poussé la prévenance jusqu'à la faire garnir de meubles de Gallé. Ainsi notre lit, l'armoire, la coiffeuse et les chaises étaient-ils de bouleau blanc de Norvège, marqueté de lobélias et de fleurs de nénuphar, et quand je franchis pour la première fois la porte de cette pièce aménagée pour mon plaisir par une vieille dame au cœur tendre, je vis, sur la cheminée blanche dans sa gaine de dentelle rose nougat, un grès flambé où tremblaient d'énormes hortensias bleus.

Ma vie de Parisienne commença donc sous les meilleurs auspices. J'avais une bonne de dix-huit ans, venue du Loir-et-Cher, Félicie, pièce d'Alida. C'était une forte fille aux joues fraîches, dure à la tâche et d'humeur toujours joyeuse. Elle m'apportait le petit déjeuner dans mon lit chaque matin, à dix heures. Jérôme, dès huit heures, était parti rejoindre ses cuirassiers. Il ne revenait qu'à midi, ce qui me laissait tout loisir de vaquer à ma toilette et de donner mes instructions à Félicie. A deux heures, il reprenait le chemin du quartier où il demeurait jusqu'à six heures. Lorsqu'il était officier de semaine, il déjeunait au mess, et toute la journée s'offrait à moi comme un fleuve à traverser, où j'aurais eu le choix du bateau. Mais le fleuve, c'était Paris à découvrir, et je n'ai jamais trouvé le temps long.

J'avais pu m'apercevoir très vite que les sœurs de la Providence ne m'avaient donné de la vie qu'une vue fâcheusement superficielle et fragmentaire. Comment m'eussent-elles enseigné ce qu'elles ignoraient ? Jérôme, par bonheur, était mieux informé. Il avait aussi de grandes dispositions pour le professorat ; mes étonnements le ravissaient autant que ma docilité. C'était le temps où non seulement il se consacrait tout à moi, mais encore où il se déclarait incapable de prendre plaisir dans une autre compagnie que la mienne. Il devait bien exagérer un peu, mais j'aurais été mal venue de mettre ses déclarations en doute, car il ne me refusait rien. Spectacles, dîners au cabaret, équitation, patinage sur glace furent nos plaisirs de ce premier hiver. Jérôme avait tout de suite loué à mon intention un coupé au mois, en attendant celui qu'il avait commandé chez Binder, tout tapissé de cuir grenat et qui fut la surprise de mes premières étrennes avec un merveilleux bouquet d'orchidées à double parfum : muguet le matin, rose le soir. La vie avec lui était un divertissement perpétuel. Restait à savoir si le divertissement peut suffire à combler une vie. Mais je ne songeais guère alors à me poser cette question. Je me disais que j'aimais mon mari de toutes les façons, sans me préoccuper de savoir s'il y avait des façons d'aimer inconnues de mon cœur novice.

Comme chaque année, Adrienne Dezé accompagna son père à Paris pour les vacances de Noël. Sa première visite fut pour moi, et elle me rappela tout de suite le pacte du crochet.

— Tu n'as pas oublié, j'espère, qu'un serment solennel nous a fait une obligation de n'avoir pas de secrets l'une pour l'autre.

— Que veux-tu savoir, Adrienne ?

— Tout d'abord si tu es heureuse.

— Est-ce que ce n'est pas visible ?

— Je désirais te l'entendre dire... Et tu ne t'ennuies jamais ?

— Pourquoi m'ennuierais-je ?

— Quand ton mari est absent...

— Tu ne voudrais pas qu'il fût toute la journée dans mes jupes.

— Et penses-tu à lui quand il n'est pas près de toi ?

— Cela m'arrive.

— Souvent ?

— Quelquefois.

— Combien de fois dans une après-midi, par exemple ?

— Adrienne, tu me fais rire. Je t'assure que ce n'est pas chez moi une idée fixe.

— Ah !

— Tu en fais une tête ! On dirait que tu es déçue.

— Je ne suis pas déçue. Je constate que tu as de la suite dans les idées. Ne nous as-tu pas dit un jour qu'un mari avait, dans une vie de femme, la même importance qu'un corset ou un éventail ?

Je me pris à rire et posai un doigt sur ma tempe.

— J'ai dit cela, tu crois ? Attends... C'était dans la cour du couvent, à la récréation, un soir du début de l'été. Les tilleuls embaumaient.

— Oui.

— Et Laurence ? L'as-tu revue ces derniers temps ?

Elle l'avait vue l'avant-veille. Laurence, si audacieuse en paroles quand elle avait encore des nattes dans le dos, l'équivoque, la cynique Laurence adorait son pharmacien de mari, son dadais aux cheveux carotte. Elle attendait un marmot et ne parlait plus que de layette.

— Comme on change ! Et toi, Adrienne, tu ne songes pas à te marier ?

— Il faut être deux. Je plais, mais on ne me plaît pas. Je décourage à tour de bras. Ton frère, je crois, m'aurait plu.

— Il fallait le lui dire. C'est un fou sympathique. Veux-tu que je lui écrive ? Il est à Madagascar.

— Trop tard ! Que ferais-je d'un mari malgache, moi qui ne souffrirais pas d'être séparée de lui un seul jour ?

Chère Adrienne ! Il me revenait de l'initier aux secrets de la vie parisienne. Je l'accompagnai chez les grands couturiers et dans les expositions de blanc. Elle acheta une jaquette anglaise, une capote de loutre et une culotte bouffante pour ses randonnées de *cyclewoman*. Elle commanda un tailleur beige et une robe de taffetas gris aux applications de dentelle crème. Elle remplit toute une valise de dessous vaporeux, que le vendeur qualifiait de suggestifs avec un sourire commercial.

Son père nous invita un soir à dîner, Jérôme et moi, dans une brasserie du boulevard. Des tziganes en veste rouge et chemisette de soie blanche y distillaient valses et czardas, la joue

amoureusement collée au bois verni de leurs violons. On se désignait sur les banquettes des célébrités du jour : M. Catulle Mendès avec sa crinière de lion assyrien, et M. Jean Lorrain, vert comme un crapaud dont il avait aussi le regard pesant et triste. Et tout près de ces messieurs, des femmes seules, aux toilettes tapageuses et au fard agressif, attendaient devant leurs grenadines au lait, dites aussi *japonaises* ou *mondaines*, l'inconstante fortune.

Après dîner, nous fûmes dans un café chantant où une longue, longue, mince et pâle jeune femme d'un blond cendré, le corps et les bras gainés de noir, les sourcils charbonnés et les paupières bleuies de kohl, articulait, d'une voix profonde et coupante, des couplets croustillants entre lesquels j'ai retenu celui-ci :

Ell' n'était rien moins que pucelle
— Priez pour elle ! —
Et, chaque fois, demandait : « bis ! »
De profundis !

A la porte du café, une affiche la représentait plus mince encore qu'au naturel, pareille à un grand iris noir, avec un visage couleur d'absinthe, et l'on pouvait lire sous l'effigie, en lettres capitales : YVETTE GUILBERT.

Adrienne plaisait beaucoup à Jérôme.

— Comment diable un aussi beau morceau de fille n'a-t-il point encore passé devant le maire et le curé ? observa-t-il le lendemain à midi, comme nous allions nous mettre à table.

— Rien ne t'empêchait de la demander en mariage, répondis-je sèchement.

Il darda un œil amusé.

— Jalouse, Léone ? C'est trop gentil. Je voulais seulement te proposer de lui chercher chaussure à son pied. Il y a plus d'un célibataire à l'escadron. Qu'elle épouse l'un d'eux, et tu auras ton amie près de toi.

— Bien trouvé ! Et tu en profiteras par la même occasion.

— Mais c'est qu'elle a l'air de parler sérieusement ! s'écria-t-il en levant les bras au ciel.

Et il m'appliqua sur la nuque un baiser chaud.

Cet après-midi-là, il neigeait dru sur Paris. Je demeurai à la maison et lus sans débrider, jusqu'à la tombée de la nuit, *Mensonges* de Paul Bourget. Quand j'eus terminé, je me levai dans une fièvre légère. Les gros flocons blancs ne cessaient pas de tourbillonner dehors. Je posai mon front brûlant contre la vitre fraîche. En bas, l'allumeur de réverbères portait sa perche couronnée d'une flamme bleue dans chaque bec de gaz, et le manchon s'allumait aussitôt dans un éclatement mou. Les fiacres roulaient sourdement dans la neige épaisse, où les sabots des chevaux s'enfonçaient comme dans du coton. Je méditais sur la liaison passionnée de l'élégante Suzanne Moraines avec ce godiche de René Vincy. Le romancier semblait avoir voulu établir que le mensonge fait le fond de la nature féminine, comme si tous les hommes étaient de petits saints. Mais son poète fadasse montrait-il le moindre scrupule à faire trébucher la vertu d'une femme qu'il avait d'abord cru irréprochable, et était-il fondé, après cet exploit, à faire le renchéri ? Assurément, je désapprouvais la double intrigue de l'artificieuse héroïne et le caractère intéressé de ses rapports avec le baron Desforges, encore que ce vieux beau, à tout prendre, ne fût pas antipathique. Il avait vingt-cinq ans de plus qu'elle ? La belle affaire ! On peut être quinquagénaire et séduisant. Le souvenir de Guillot me traversa l'esprit, ramenant l'ima de son fils. René Vincy avait voulu se tu comme l'avait fait le naïf Gérald qui n'av pas eu, lui, l'esprit de se manquer. Quelle s tise ! Le suicide n'est pas une solution, pu qu'il supprime le problème. Si Gérald s'ét seulement donné la peine de regarder Adrie ne, il n'aurait pas tardé à se convaincre qu'e était plus belle que moi, elle porterait aujo d'hui son nom, et son père ne serait pas en peu de temps devenu un vieillard au désespo L'amour a beau être fondé sur la préférence il n'y a pas d'êtres irremplaçables, ou bien faudrait admettre que nous le sommes tous, le genre humain courrait à sa perte.

Arrivée à ce point de mes réflexions, je r rappelai l'entretien que j'avais eu avec Adrie ne, le jour de son arrivée à Paris. Elle ava paru surprise que mes journées ne fussent p tout entières vouées au culte de Jérôme, et j' étais amenée à considérer que, puisque je po vais à certains moments m'accommoder de s absence et même cesser tout à fait de penser lui, sa disparition ne serait pas pour moi désastre sans recours. J'avais vu clair dès couvent. Un mari était un objet comme un a tre, comme un fauteuil, comme une chauff rette, un peu plus encombrant seulement, par qu'on ne pouvait pas lui assigner une pla fixe, plus agréable aussi quand il n'était p odieux.

J'étais encore debout contre la vitre obscu cie, où ma respiration formait une buée légè et, perdue dans ma rêverie, j'en avais oubl d'allumer la lampe, lorsqu'une sonnerie rete tit au rez-de-chaussée, et j'entendis un pas pide gravir les marches de l'escalier.

— Léone ! cria une voix joyeuse.

La porte du salon s'ouvrit.

— Tu n'es pas là, Léone ? reprit Jérôme.

— Mais si, mon chéri, répondis-je douc ment.

Une allumette craqua, une chaise traîna s le parquet, et la flamme du gaz jaillit.

— Que diable faisais-tu donc dans cet obscurité ?

— Je pensais à toi, Jérôme.

Il s'approcha pour m'embrasser. Je cro avoir laissé entendre qu'il n'était pas maladr à cet exercice, et le plaisir que j'en éprouva me causa aussitôt quelque remords.

— Elle pensait à moi. Voilà qui mérite u récompense. Madame la marquise d'Onufr pourrait-elle me dire ce qui lui serait le pl agréable ? Je suis en mesure de lui affirm que Dieu exaucerait sa prière.

Je me dégageai de son étreinte, le repouss à deux mains et m'écriai en riant :

— Je ne désire qu'une chose, cuirassier mon cœur ; c'est que tu te précipites dans cabinet de toilette, que tu te laves, te ponc te parfumes et me reviennes fleurant l'œill ou ce que tu voudras dans une autre tenue q celle-ci ; car tu sens l'écurie à faire peur.

Ce n'était pas la première fois qu'il m'ar vait du quartier environné de cette odeur goureuse, mais je n'avais pas encore osé lui faire l'observation.

— Pardon ! me dit-il, j'ai passé l'après-mi dans le crottin, mais j'avais une telle imp tience de te serrer dans mes bras ! Tu atte dras donc pour apprendre la nouvelle que t'apportais.

— Quelle nouvelle ?

« Après une courbette fort protocolaire, le colonel m'enleva délicatement dans ses bras... »

— Pfft !...

Il avait déjà vidé les lieux, et l'affaire, à vrai dire, ne paraissait pas de suprême importance. Il s'agissait d'un bal suivi de cotillon, que le comte de Saint-Hilaire, colonel du 1er régiment de cuirassiers, donnait à ses officiers le samedi suivant, dans son hôtel de la rue de Varenne. Comment aurais-je pu prévoir les conséquences que cette soirée devait avoir pour moi ?

La conséquence immédiate et prévisible fut que je me commandai pour la circonstance une robe chez Rouff. C'était ma première manifestation officielle, et mon mari voulait que j'y figurasse à mon avantage. Je choisis un modèle de damas rouge où étaient imprimés des bouquets de fleurs des champs en guirlande, avec une garniture de dentelle et de velours émeraude.

— Tu es à culbuter la vertu de tout un chapitre de chanoines ! s'écria Jérôme, lorsque, au moment de partir pour la rue de Varenne, il me découvrit dans cet arroi.

— L'important est que la mienne reste solide sur ses jambes, répondis-je en m'adressant un sourire angélique dans la glace de l'armoire devant laquelle je paradais.

— Le colonel est un homme à cheval sur la correction comme sur la discipline, reprit-il. Sois sûre que, chez lui, personne n'oserait te dire un mot plus haut que l'autre. Je serais d'ailleurs là pour jeter le malotru par la fenêtre.

J'avais fait la connaissance du colonel de Saint-Hilaire au retour de notre voyage de noces. Jérôme, selon la tradition, était venu montrer sa femme à son chef. D'un fauteuil à oreillettes avait soudain surgi devant moi un géant rougeaud, qu'on eût dit évadé d'une toile d'Edouard Detaille. A notre vue, il avait brandi comme un sabre le tisonnier qu'il tenait à la main, puis était parti à rire.

— Excusez-moi, madame. Je somnolais devant le feu et je m'imaginais chargeant une patrouille de uhlans.

Il était en tenue et portait sur la poitrine de nombreuses décorations, dont la croix d'officier de la Légion d'Honneur, la médaille d'Italie et la médaille du Mexique, sur le ruban de laquelle l'aigle aztèque serrait un serpent dans son bec. L'urbanité de ce héros, qui avait été blessé une demi-douzaine de fois sous Badinguet, ne laissait rien à reprendre. Il s'informa de ma famille, de mes études, de la façon dont Jérôme et moi nous étions connus, et se récria au romanesque de la rencontre.

— Vous avez sauvé la vie de votre femme, lieutenant. Il ne lui reste plus maintenant qu'à charmer la vôtre.

Il avait une grosse moustache blanche en croc, le cheveu poivre et sel coiffé en brosse, le nez en coupe-vent, et des yeux bleus qui entraient en vous comme une lame.

Il continuait en mâchant son poil :

— Charmant, charmant couple ! Profitez bien de votre bon temps. La revanche viendra, ces maudits Pruscos sont forts, et un mauvais coup de latte est vite arrivé. Ma pauvre femme, elle, est morte en couches après deux ans de mariage, et les médecins n'ont même pas réussi à sauver l'enfant. Il faut dire qu'elle n'avait guère de santé. C'était en 1865. J'ai appris la nouvelle à Oaxaca, où nous venions de capturer le principal lieutenant de Juarez, Porfirio Diaz, qui devait par la suite battre à plate couture cette chiffe de Maximilien. Le lendemain, Bazaine me décorait. On le considérait alors comme un vaillant soldat.

Il soupira.

—Ma décoration n'a pas pansé ma blessure, et je n'ai jamais voulu me remarier. Mais je suis une vieille bête de vous attrister avec mes radotages. Vous boirez bien une goutte de Xérès.

Le colonel de Saint-Hilaire m'avait fait, je dois le dire, la meilleure impression...

— Encore un mot, achevait Jérôme. Veuf sans enfant, le colonel, lorsqu'il reçoit, se fait seconder par sa belle-sœur, veuve elle aussi d'un demi-frère tué au Tonkin par les Pavillons Noirs. Elle organise la fête et tient l'office de maîtresse de maison. C'est la colonelle Duchaussois, dont Saint-Hilaire est le seul à ne pas connaître le surnom.

— Qui est ?

Jérôme se prit à rire.

— Chausson.

— Je ne comprends pas.

— Sainte innocence ! Apprends donc qu'on dit d'une femme de mœurs relâchées qu'elle est... comme chausson.

— Et la colonelle est ainsi ?

— Tout au moins elle le fut. Elle a largement dépassé la quarantaine, mais demeure belle femme. Si l'on en croit les mauvaises langues, son défunt mari l'aurait dénichée dans le quartier réservé de Saïgon.

Quoi qu'il en fût de ses antécédents, la colonelle Duchaussois avait, ce soir-là, bien fait les choses. A l'entrée des salons, deux laquais en bas et gants blancs, avec culotte à boucle et perruque à catogan, annonçaient les invités. On ne voyait qu'uniformes, épaules nues et colliers de perles sous la lumière blanche du gaz, renforcée par des buissons de bougies. Les officiers étaient tous des hommes magnifiques, de haute stature et aux moustaches terribles, mais dès qu'ils m'étaient présentés, ils souriaient avec une aménité du meilleur ton, en sorte que très vite je me sentis au diapason de cette société nouvelle pour moi.

Dès qu'il m'avait vue entrer, le colonel m'avait conduite à sa belle-sœur. C'était encore ainsi que me l'avait annoncé Jérôme, une très belle personne, malgré des formes un peu amples, accusées par un décolleté généreux, et un visage légèrement empâté sous la poudre. La chevelure couleur de jais formait un vaste édifice au-dessus du front sans rides ; l'œil noir pétillait de vivacité ; le nez était retroussé dans une espèce de défi railleur, et la bouche large, ensanglantée par le fard, semblait modelée pour un rire toujours près d'éclater. Elle me fit de grands compliments sur ma mine et ma toilette. Je la regardais avec une déférence affectée, tout en songeant à sa réputation scandaleuse, et la curiosité qu'elle m'inspirait se nuançait peu à peu d'une émotion indéfinissable, née de sa voix même. Le timbre de cette voix m'en rappelait une autre qui m'était chère et à quoi elle ressemblait d'étrange manière, avec, en plus, une pointe d'éraillement dû peut-être aux hasards d'une vie agitée.

Le colonel, qui s'était écarté un instant, revint à nous.

— Ma chère Blanche, dit-il à la colonelle, vous n'allez pas accaparer la benjamine de mes lieutenantes. J'ai besoin d'elle pour ouvrir le bal, si son mari le permet.

Jérôme s'inclina. L'orchestre tzigane attaqua une valse à grands coups d'archet. Après une courbette fort protocolaire, le colonel l'enleva délicatement dans ses bras, et je ne sais pourquoi je pensai tout à coup au vieux tourne étouffant sa géniture avant de la dévorer : idée comique, mais désobligeante, car, en dépit de sa carrure et de ses cinquante-huit ans, M. de Saint-Hilaire était un excellent valseur, il me serrait moins contre sa valeureuse poitrine qu'il ne me servait d'appui dans la frénation de la danse, et l'on se sentait avec lui en sûreté.

Notre exemple avait aussitôt été suivi par de nombreux couples. Tout en glissant à un rythme que les musiciens accéléraient à plaisir, je voyais briller les décorations sur les dolmans et jeter des feux les perles et les diamants autour du cou et aux oreilles des femmes. Jérôme n'avait pas cru pouvoir se dérober au devoir d'inviter la colonelle Duchaussois, et me fixait au passage un regard amusé. La colonelle aussi me dévisageait avec une sorte d'insistance qui, succédant au trouble que j'avais ressenti en l'écoutant, me mettait mal à l'aise. Puis, emportée par la valse, elle reprenait, en accentuant encore, cette expression d'insolente tranquille, d'avidité satisfaite qui m'avait tout de suite frappée en elle.

— Et maintenant, dit le colonel, la valse terminée, je vous rends à votre seigneur et maître.

Et s'adressant à Jérôme :

— Ah ! lieutenant, vous avez découvert un trésor. Gardez-le bien.

Des domestiques passaient avec des plateaux garnis de petits fours et de flûtes de champagne. La colonelle prit une flûte et me la tendit.

— Buvons toutes les deux, petite madame.

Elle me fit asseoir près d'elle, tandis que M. de Saint-Hilaire poursuivait sa conversation avec Jérôme.

— Vous ne pouvez savoir, reprit-elle, comme je suis heureuse de vous connaître. J'ai tout de suite senti pour vous tant de sympathie ! Et voilà que votre mari vient de m'apprendre que vous seriez native de Blois ! Est-ce bien vrai ?

— Oui, madame.

— Nous sommes donc payses. Je suis Blésoise, moi aussi, et quoique j'aie quitté ma ville natale depuis nombre d'années, nous pourrions y avoir des relations communes. Quel est votre nom de jeune fille ?

— Lereboulet.

— Lereboulet...

Elle avait répété le nom lentement, à voix presque basse.

— Vous avez bien dit Le-re-bou-let ?

Pour échapper à la gêne qui m'envahissait, je laissai fuser un petit rire.

— Mais oui. Auriez-vous des relations avec mes parents ? A ma connaissance, il n'y a pas d'autres Lereboulet à Blois.

— Quel était le nom de votre grand-père maternel ?

— Chambourdin.

— Chambourdin, horloger rue des Orfèvres.

— Oui.

Elle me prit une main qu'elle serra doucement. Elle souriait, mais son expression avait changé. Comment dire ? C'était un sourire attendri.

J'attendais les explications qui devaient suivre, quand la musique reprit. Un chef d'escadron vint faire sa révérence à la colonelle.

— Me ferez-vous l'honneur, madame... ?

Elle m'enveloppa d'un long regard inquisiteur, comme si elle cherchait à découvrir en moi quelque chose qu'elle n'y trouvait pas, puis secoua la tête et dit :

— Mon enfant, si vous voulez bien, nous reprendrons cet entretien tout à l'heure.

Et se tournant vers le chef d'escadron :

— Commandant, à vous !

Sur quoi son rire se déchaîna, et Jérôme, qui ne m'avait pas quittée des yeux, me rejoignit.

— Eh bien ! fit-il à mi-voix, j'espère que te voilà dans les petits papiers de Chausson. Qu'a-t-elle bien pu te raconter ?

Je lui rapportai notre conversation en dansant la mazurka.

— De sorte, conclut-il, que Chausson connaîtrait ta famille, qu'elle aurait même été avec elle, peut-être, sur un certain pied d'intimité, et voilà qui pourrait faire chauffer mon deuxième galon. C'est d'un excitant...

Je trouvais le terme faible et impropre. Quelque intérêt que je portasse à la carrière de Jérôme, son deuxième galon, dans l'occurrence, ne me paraissait pas le point capital. L'attendrissement trop marqué de la colonelle ne pouvait avoir eu pour origine le simple rappel d'anciennes relations amicales avec ma famille. Il était singulier, d'autre part, que mes parents n'eussent jamais fait allusion devant moi à cette veuve d'officier supérieur. A moins que le relâchement de ses mœurs avant son mariage avec le colonel Duchaussois ne les eût détournés d'elle. Ne m'avait-elle pas déclaré qu'elle avait quitté Blois depuis longtemps ?

Ces questions m'obsédèrent une bonne partie de la soirée au point de mordre sur mon plaisir. J'étais impatiente de reprendre langue avec la colonelle, d'être éclairée sur ce qui en elle me retenait et m'inquiétait ; je voulais savoir pourquoi, lorsqu'elle me croisait au hasard de la danse, elle me coulait chaque fois ce même énigmatique sourire. Mais les officiers pensaient que Chausson avait de l'influence sur leur chef et faisaient assaut de galanterie auprès d'elle : aussi m'était-il impossible de la tirer à part.

Il était près d'une heure du matin quand le cotillon commença. Le colonel de Saint-Hilaire avait le respect des traditions, et les plus jeunes officiers avec leurs femmes exécutèrent diverses figures classiques : la Chasse aux mouchoirs, le Mer agitée, les Fleurs et le Sergent. Après m'y être dépensée avec vaillance, m'excusant sur une lassitude qui n'était pas seulement un prétexte, j'allai m'asseoir à l'écart, tandis que Jérôme, infatigable, conduisait la Phalange. Je me sentais tout étourdie par la musique, le tournoiement, l'éclat des lumières et le chatoiement des bijoux. Une bouche de calorifère, à deux pas de moi, exhalait par sa grille de cuivre une haleine douceâtre. Je venais de fermer les yeux, et je me laissais engourdir par la chaleur et le bruit, quand une voix coupa court à ma somnolence, et je retrouvai, à l'entendre, l'émotion qui m'avait saisie au début de la soirée.

— Seriez-vous incommodée, petite madame ? disait la colonelle. Tenez, buvez encore cette flûte de champagne. Rien de tel pour vous rendre du nerf.

Quoiqu'elle eût dansé presque sans interruption depuis l'ouverture du bal, son entrain n'accusait aucun fléchissement. Elle me tendait la flûte avec un rire affectueux et, à travers les bulles de vin doré, je voyais étinceler

une croix de rubis dans le décolleté de sa robe de velours cramoisi, ainsi que la chaînette d'or au bout de laquelle était suspendu son éventail de dentelle aux branches d'ivoire.

Elle s'assit à côté de moi. Je vidai la flûte d'un trait, la reposai sur une console. Chausson avait raison. La froideur allègre du champagne se répandait en moi comme un élixir de vigueur.

— Et maintenant, reprit-elle, si nous revenions à nos moutons ? Comment se portent vos parents ?

— Aux dernières nouvelles, le mieux du monde.

— Bravo ! Avez-vous des frères et sœurs ?

— Un frère, Denis, sous-lieutenant d'infanterie de marine, présentement à Madagascar.

— C'est magnifique.

Elle prit mes mains et les serra.

— Votre mère ne vous a-t-elle jamais par de sa sœur ?

— Ma tante Blanche ? Oh ! si.

— Et que vous en disait-elle ?

— Qu'elle avait quitté Blois avant ma nai sance.

— Rien de plus ?

— Je sais aussi qu'elle avait épousé un ce tain Fierbois.

— Votre oncle est mort au Tonkin en 187

— Et ma tante ?

— Elle s'est remariée à Saïgon en 83.

— L'auriez-vous connue ?

La colonelle serra mes mains un peu plu fort et se leva ; puis se penchant vers moi :

— J'habite 17, rue de l'Arcade, dit-elle à m voix. Viens prendre le thé chez moi demain quatre heures, ma nièce, tu me feras plaisir.

Elle se cachait derrière son éventail, déploy d'un bref coup de poignet. Son rire n'en finissait plus de se répandre.

L'APPARTEMENT de la colonelle Duchaussois, par son mobilier à la fois cossu et disparate, était bien à l'image de celle qui l'occupait. « Que veux-tu, j'ai toujours aimé la brocante, me dit-elle quand elle m'en fit les honneurs, le lendemain du bal chez son beau-frère. C'est plus fort que moi, chaque fois que je pars en voyage, serait-ce pour Suresnes, il faut que je rapporte un souvenir. Et il se trouve que j'ai fait à peu près le tour du monde. » Les mêmes bonnes âmes qui la prétendaient sauvée d'un bouge de Cholon attribuaient l'aspect hétéroclite de son intérieur au nombre et à la diversité de ses amants. Sans pouvoir repousser catégoriquement cette explication simpliste, j'en découvris, quelque temps après, une autre moins déshonnête et que je dirai, le moment venu.

La colonelle habitait donc un appartement composé d'un rez-de-chaussée et d'un sous-sol : sept pièces au total, étouffées de tapis persans et de lourdes tentures de velours grenat à franges et à glands. Les pièces du rez-de-chaussée étaient à usage de réception, — une antichambre, une salle-à-manger, deux salons, — les trois pièces du sous-sol constituant l'appartement privé. Des tapisseries des Gobelins, figurant d scènes de chasse à courre, ornaient les murs l'antichambre, sur la cheminée de laquelle jaissait un buste de la du Barry entre deu vases de Sèvres d'époque Louis-Philippe. On voyait aussi, des deux côtés de la porte, d lavabos à réservoir de cuivre rouge. Les salon tenaient plus du capharnaüm que de la Galer des Glaces. Dans le premier, une harpe vois nait avec une chaise à porteurs. Deux colonn torses, enlacées de pampres, supportaient b zarrement deux vases grecs noirs et rouge Une peau de léopard était jetée sur un diva Des gravures anglaises, peuplées de *gentleme* rougeauds, debout, chope en main et fumant pipe, encadraient des reproductions de la Cr *che cassée* et de l'*Embarquement pour Cythèr* Le second salon renfermait sous vitrine un étonnante collection d'ammonites de la plu grande taille, de bélemnites des genres acu rius et semihastatus, avec un assortiment dents de mésodons et d'odontaspis. On pouva y admirer aussi sur leurs perchoirs toute sor d'oiseaux empaillés : goélands à manteau no ou bleu, pingouins macroptères, macareux, m rouettes, chevaliers combattants, macreuse avocettes, cormorans, stercoraires et pygargue La salle à manger comprenait, outre une pe dule vendéenne au balancier tout incrus d'émail où était représentée, sur fond or, un

noce villageoise, un buffet rustique garni de plats d'étain et une table valaisanne, contemporaine de Louis XIV, dans un coin de laquelle était encastrée une ardoise primitivement destinée à recevoir les comptés de cuisine. Un grand lustre de bois bariolé, venu de Bulgarie, était planté de dix-huit bougies roses et bleues. On apercevait enfin, au hasard de tous les coins, des statuettes : bronzes et cires, visiblement de la même main, perpétuant des personnages mythologiques aux nudités glorieuses dans des poses convenues.

— Ici, c'est le bric-à-brac, disait encore la colonelle. J'y reçois le tout venant. Pour l'intimité et les sensations d'art, c'est en bas.

Un petit escalier en colimaçon conduisait de l'antichambre au sous-sol. Les trois pièces, basses de plafond, qui s'y succèdaient et communiquaient entre elles, vous transportaient tout à coup en Asie. Nattes, petites tables basses et laquées, paravents ornés de roseaux, de cigognes, de lunes et de pagodes, estampes chinoises, vases en porcelaine verts et bleus, pierres dures, éléphants et dragons de jade formaient un ensemble qui me saisit, d'un goût à la fois ravissant et biscornu. Dans la dernière pièce, qui était la chambre à coucher de la maîtresse de céans, un Çiva de cèdre doré, dansant au milieu de son cercle de flammes, occupait une niche d'ébène au-dessus d'un divan recouvert de soie rouge.

— Fumes-tu ? me demanda tante Blanche en désignant un plateau sur lequel étaient posés deux longues pipes, une lampe, une boîte d'aiguilles et un pot d'argent ciselé.

Je confessai que j'avais grillé ma première cigarette le lendemain de mon mariage et que je n'étais pas très portée sur ce plaisir innocent. Elle se prit à rire.

— Une ingénue ! fit-elle, une véritable ingénue ! Et comme c'est mieux ainsi ! Mais il ne faudrait pas en abuser. Nous te dégourdirons, la belle. J'ai eu des torts envers ta mère et je voudrais me racheter avec toi... Alors, Marguerite ne t'a rien dit ?

J'étais toujours émue par le ton de sa voix, qui ressemblait tant à celle de ma mère, et je me rappelais l'histoire de la dot engloutie par le couple Fierbois.

— N'aie pas peur, ma petite, je ne suis pas susceptible. Puisque je te dis que je reconnais mes torts... J'étais jeune, je voulais tout de suite profiter de la vie, et ton oncle Oscar s'entendait à faire valser les écus, mieux qu'à les gagner. Raconte-moi tout, et comment ton père s'est tiré de là.

Elle me fit asseoir en face d'elle, me versa un doigt de porto, alluma une cigarette turque.

— Je t'écoute.

J'entamai prudemment mon récit, observant d'abord que ma mère n'avait fait devant moi que de rares allusions à sa sœur.

— Elle ne t'a pas dit que mon coquin de mari avait gaspillé sa dot ?

— Je l'ai plutôt deviné.

— Tu es un ange... Et cependant ton père est devenu patron... Oh ! je n'ai jamais douté de sa valeur.

Soulagée par ce ton bénévole, j'évoquai la loterie italienne et ce qui s'était ensuivi. Elle m'écoutait, l'œil joyeux. Son caractère n'avait pas changé depuis le temps où elle faisait scandale à Blois, dans les bals de société, par ses rires intempestifs. Quand j'en fus à la visite du signor Mastracci, elle ne tint plus. Une hilarité incoercible secouait sa belle gorge comprimée par le corset.

— Que c'est drôle, mon Dieu ! que c'est drôle ! Il y a donc une justice ?

Sans relever ce que le propos, dans sa bouche, avait de singulier, j'achevai rapidement mon exposé.

— Dieu ! que j'aime cette enfant ! s'écria-t-elle quand je me tus. Sais-tu bien, ma Léone, que tu as de l'esprit jusqu'au bout des ongles ?

Elle m'avait pris les mains et ne cessait pas de rire.

— Jolis ongles, d'ailleurs ! Des amandes roses, pointues, coupantes. Regarde : ils ressemblent aux miens, ce qui veut dire que, malgré ton ingénuité provisoire, tu ne t'en laisseras pas conter. J'aurais tant voulu avoir une fille pour la faire profiter de mon expérience. Mais je t'adopte, veux-tu ? Les hommes ne valent pas cher, tu t'en apercevras assez tôt à tes dépens. Il faut savoir se défendre, je l'ai su trop tard ; apprends-le tout de suite.

— Mais, tante...

— Suis-je si vieille ? Je te prie instamment de m'appeler Blanche. Ce n'est qu'une habitude à prendre, et mieux vaut que ce soit dès maintenant.

— Si vous voulez.

— Et tutoie-moi. Tu es ma nièce, n'est-ce pas ?

— Bien. J'allais donc te dire que j'aime mon mari et que je ne vois pas comment je pourrais avoir à me défendre contre lui.

— Turlututu ! J'espère bien que tu aimes ton mari et que tu l'aimeras longtemps encore. J'ai aimé Oscar, moi. Il n'avait cependant pour lui que de porter beau et de savoir parler pour ne rien dire. Je n'ai pas mis moins de deux ans à m'en aviser, pauvre de moi !... Je t'accorde qu'il y a des cas particuliers : ton père et ta mère, par exemple. Mais ils ont toujours mené en province une petite vie tranquille. Pas de comparaisons, et ils avaient leurs enfants. Des patriarches de la Bible, quoi ! A Paris, c'est une autre musique. La comparaison vous travaille, et je ne dis pas que ce soit un bien. Bref, après la lune de miel la lune de fiel. Ton mari est un des plus séduisants mirliflores que j'aie jamais vus. C'est même cela qui m'inquiète. Il aura des tentations et on ne lui résistera guère. Tant que tu seras pour lui la seule femme au monde, rien de mieux. Cela peut durer deux, cinq, dix ans au plus. Mais imagine qu'il finisse par te tromper et que tu découvres le pot aux roses : que fais-tu ?

— Je lui rends la monnaie de sa pièce.

— Bravo ! Mais tu l'as dit un peu vite, ce qui tendrait à démontrer que tu n'y crois pas. Et c'est pourquoi mon devoir est de t'armer contre toute surprise.

Je commençais à m'amuser franchement. Je ne prenais pas la tante Blanche tout à fait au sérieux, je lui en voulais un peu d'avoir traité Jérôme de mirliflore, et pourtant, si je me rappelais mes curieuses pensées de la semaine précédente, un soir de neige, contre une vitre obscurcie, ne pouvais-je pas être tentée de lui donner raison ? J'aimais mon mari, si c'est aimer un homme que de prendre plaisir à sa présence, à l'exclusion de toute autre. Il est bien vrai aussi que je ne souffrais pas de son absence, et Adrienne en avait paru surprise. Mais il me suffisait d'imaginer, comme venait de me le suggérer tante Blanche, que cette absence eût pour cause la trahison, et j'étais prête

à le voir avec d'autres yeux. A coup sûr, il n'obtiendrait pas facilement mon pardon, et la première occasion me serait bonne de manger froid le plat de la vengeance.

Comme si elle avait lu dans mes pensées, la colonelle poursuivait :

— Crois-moi, l'homme ne se gêne autant dire jamais pour tromper la femme : voilà ce qu'il ne faut pas oublier. Ces messieurs voudraient nous interdire d'en user de même à leur endroit, et l'on se demande alors ce qu'il faut admirer le plus de leur jobardise ou de leur prétention.

La chère tante n'y allait pas par quatre chemins, et je me pris à sourire, songeant à son surnom gaulois. Sa profession de foi semblait confirmer qu'il ne lui avait pas été appliqué inconsidérément, si elle avait modelé sa conduite sur ses principes. Elle me força de prendre une cigarette que j'allumai avec une évidente maladresse. La fumée me piquait le nez et les yeux. Je toussotai.

— Songe que George Sand fumait le cigare, reprit-elle. Dans le Tyrol, les femmes fument la pipe. En Cochinchine, elles chiquent le bétel. Au Pérou, elles mâchent la coca. On ne voit pas pourquoi la fumée serait un privilège masculin. Je te disais tout à l'heure que je voulais te faire profiter de mon expérience. Tu m'as dit que tu disposais de ton après-midi. Installe-toi à ton aise et écoute-moi. Je n'ai pas honte de la vie que j'ai menée, et si c'était à refaire...

Elle soupira.

— Oui, s'il fallait recommencer, je crois que je n'y changerais pas un iota, sauf peut-être ce qui regarde mon premier mari, et encore ! Les erreurs sont parfois plus fécondes que les réussites, et si je n'avais pas été la femme d'un calicot, je ne serais pas aujourd'hui colonelle. Pauvre Oscar ! il n'avait pas inventé la poudre, mais j'ai toujours été sensible au charme physique. Il ne disait que des riens, mais avec une assurance époustouflante. Et puis, toujours tiré à quatre épingles. Quand je le rejoignis à Paris, en 75, il possédait en tout et pour tout huit mille francs, avec quoi il pensait pouvoir prendre la gérance d'un petit commerce. Il n'avait pas prévu qu'on lui demanderait des références, et les siennes étaient désastreuses. Pendant trois mois, il battit le pavé sans succès, jusqu'au jour où il rencontra dans un café du faubourg Saint-Denis un camarade de régiment retour d'Indochine. Le camarade était un adjudant rengagé, qui lui brossa un tableau enchanteur de la vie à la colonie. Selon lui, avec un petit magot, on y pouvait faire fortune en dix ans. Un mois après, nous embarquions à Marseille.

« La traversée ne fut pas de tout repos. Nous voyagions en troisième classe et n'avions ni l'un ni l'autre le pied marin. Notre bateau essuya une tempête en mer Rouge et un typhon au large de Ceylan. Oscar était vert et ne mangeait plus. Un peu plus vaillante que lui, je le laissais geindre sur son lit d'entrepont, et il était si mal en point qu'il ne me voyait pas partir. Un steward m'avait remarquée, un joli brun aux cheveux plaqués, séparés par une raie digne d'un mannequin de coiffeur, et au torse bien moulé dans sa veste blanche. Il était originaire de Toulouse et avait la verve drôlatique. En cachette du gémissant Oscar, je pouvais, grâce à lui, accéder au pont des premières où je voyais d'élégants officiers couler des douceurs à des dames languissamment accoudées à la rambarde ou allongées sur des chaises longues. Il aurait voulu me faire visiter sa cabine, et je fus tout près de l'y suivre. Ce qui me sauva fut sans doute son terrible accent toulousain, qui me réjouissait plus encore que ses bonnes histoires. Quand il m'embrassa pour la première fois, le paquebot arrivait en vue du cap Saint-Jacques, et sa chance était passée. Je l'ai quelquefois regretté. »

La colonelle s'arrêta un instant, l'œil rêveur.

— Les occasions manquées... Quand on y repense plus tard, trop tard, on se dit que la vie est courte et que l'amour n'a qu'un temps. Mais j'avais encore des scrupules, Oscar était un amant très convenable, et l'annonce que la traversée tirait sur sa fin devait l'avoir ragaillardi, comme tu vas voir. Nous remontions la rivière sinueuse qui conduit à Saïgon, une chaude vapeur montait de l'eau grisâtre, et je regardais, tout amollie, défiler la rive plate, bordée de palétuviers aux racines apparentes, quand je poussai un cri. Mon diable de steward, qui était d'humeur folâtre, un peu dépité peut-être aussi de voir approcher le terme du voyage sans être arrivé à ses fins, après s'être avancé derrière moi sur la pointe des pieds, venait de me pincer cruellement dans une partie sensible de mon tendre corps. Il ne croyait pas être vu et avait, par malheur, Oscar sur ses talons. Mon mari bondit et le gifla.

« — Goujat, butor, crapule ! s'écriait-il. Voilà une fantaisie qui vous coûtera cher. Je vais immédiatement me plaindre au commandant.

« Le steward me déçut. Il avait d'abord fait mine de se jeter sur Oscar, puis s'était contenu.

« — Excusez-moi, monsieur, disait-il piteusement. J'ai pris madame pour une autre.

« — Pour une autre, triste individu que vous êtes ! Vous allez me payer ça !

« Oscar, rouge de fureur, suait à grosses gouttes.

« — Monsieur, reprenait le steward effondré, je vous assure que c'est une confusion de personne, une regrettable confusion. Si vous parlez au commandant, je vais perdre mon emploi. Je suis chargé de famille, monsieur, j'ai une femme à Toulouse, plus deux enfants en bas âge.

« Le rustre s'était bien gardé de me dire qu'il était marié.

« — Laisse-le, va, mon ami, fis-je en levant les épaules d'un air de mépris souverain.

« Oscar laissa encore tomber un « Crétin ! » à faire rentrer mon Toulousain sous terre et, m'ayant prise par le bras, m'emmena vers l'avant du bateau.

« Cet incident rendit à Oscar dans mon esprit un peu du prestige que ses persistantes nausées lui avaient retiré. Il était possible, après tout, que le dépaysement, joint à la nécessité de gagner notre vie à tous deux, le fît apparaître à Saïgon sous un jour nouveau. Le traité par lequel l'empereur Tu-Duc reconnaissait définitivement la souveraineté de la France sur la Cochinchine ne remontait pas à plus de deux ans, et Saïgon ne ressemblait guère à ce qu'elle est devenue aujourd'hui. On y voyait plus de paillotes sur pilotis, plus de chaumières au toit débordant sur la rue à hauteur d'homme que de maisons construites en pierre de taille, plus de cochons noirs fouissant l'ordure dans les rues boueuses que de ces malheureux petits chiens à langue bleue où l'Annamite, qui leur fait la chasse comme le Chinois

trouve un régal sans pareil. Le boulevard Charner, le plus vaste de la ville, n'avait pas encore été conquis sur le marécage. Les rues et les boutiques étaient éclairées le soir par des lanternes de papier peint. Les coureurs de pousse-pousse y trottinaient, secs comme des momies sous le *salako* pointu ; les petits chevaux cochinchinois tiraient ces sortes de victorias qu'on appelait *zidores* et ces compromis du fiacre et du corbillard dénommés *malabars*. La rue Catinat était pleine de changeurs hindous qui occupaient des niches creusées dans les murailles, au-dessus du sol. Accroupis tout le jour sur une natte, ils vendaient de mauvais cigares javanais et éprouvaient devant eux, en les faisant tinter contre une pierre, les lourdes piastres d'argent. On y longeait aussi des boutiques à peine séparées par de minces cloisons de bambou et où se débitaient des nourritures étranges : beignets farcis de piments jaunes, blancs et roses, pains d'épice safranés, purées douteuses de fruits blets, de tripes, de frai de poisson à la confiture, d'esturgeon pourri aux tomates, de riz piqué de confiseries vertes et mauves où étaient portées en rouge des inscriptions bénéfiques. Les indigènes, dans leurs tuniques de lustrine noire retombant sur le grand pantalon flottant, consommaient tous ces dons du ciel debout et s'en retournaient, le visage inexpressif, la longue natte huilée leur battant le dos.

« Je n'en finirais pas de te dire mes souvenirs de Saïgon, si la description était mon fort. Ce qui m'a tout de suite déplu là-bas, et pis encore, écœurée sans que je pusse m'y faire, ce furent les odeurs : l'encens, le musc, l'huile de ricin ou de coco t'assiègent tour à tour l'odorat dans une ville où le Chinois domine. Ajoutes-y les triomphants effluves du poisson en putréfaction et cette odeur *sui generis* de la peau jaune, si obsédante qu'on dirait que l'air entier, les aliments et l'eau même en sont imprégnés. Ce qui m'y plaisait, en revanche, c'étaient, sur la rivière, les sampans à voiles de paille et les jonques à pavillon jaune, où se tordait le dragon bleu aux yeux énormes, qui bâille à la lune entre les deux spirales d'une moustache de mandarin. C'étaient aussi les arbres : flamboyants, aréquiers et cocotiers dont les branches emmêlées formaient au-dessus des rues une voûte de verdure qui filtrait les rayons du soleil. (Revers de la médaille : par temps de pluie, on eût dit qu'ils retenaient et condensaient la chaleur gluante.)

« Oscar commença bien. Au bout de la première semaine, il avait acheté pour quatre cents piastres, rue Catinat, un commerce de frivolités, de *curios* et d'articles de Paris. Le vendeur était un sergent d'infanterie coloniale en retraite, rongé d'alcool et de paludisme, et impatient de porter ses vieux os à la métropole. Il laissait un stock dérisoire, composé surtout de verroteries sans valeur, mais la boutique était bien située et, avec un effort d'achalandage, on pouvait espérer d'honnêtes profits. Le marsouin nous abandonnait en outre, sans supplément, sa maison d'habitation : un bungalow de six pièces, et son domestique : un boy flanqué de sa congaï.

« La facilité de ces débuts exerça-t-elle sur Oscar une influence néfaste en le persuadant que, désormais, il n'avait plus qu'à se laisser vivre ? Dès que nous eûmes pris possession du magasin, il fit acte d'autorité : je m'occuperais de la vente, et il assurerait les rapports avec les fournisseurs et la tenue des livres. Il semblait animé des meilleures dispositions, et je lui donnai aussitôt mon accord.

« Je compris assez vite que je m'étais, une fois de plus, abusée sur son compte. « Une jolie femme, disait-il, est plus désignée que moi pour attirer la clientèle. » Peut-être voyait-il juste, mais il s'en autorisait pour ne faire que de furtives apparitions au magasin. « Tu n'as pas idée, disait-il encore, des palabres dans lesquelles il faut se perdre pour enlever la marchandise au meilleur compte. » Ces palabres se tenaient, bien entendu, dans des débits de boisson où il buvait, suivant l'heure, l'absinthe ou le *chum-chum* à la glace, en sorte que, dès le second mois, il avait pris la pernicieuse habitude de s'enivrer presque tous les jours. Oscar était l'homme du monde le moins fait pour vivre à la colonie. Je le vois encore dans son costume d'alpaga beige, le visage beurré de transpiration sous le casque blanc. Je l'exhortais à moins boire. « Mais tu veux donc ma mort ! » s'écriait-il. Dès la tombée du jour, des nuées de moustiques s'élevaient des arroyos fétides, et il ne se lassait pas de leur donner la chasse en égrenant les jurons. Il se plaignait de ne pouvoir fermer l'œil de la nuit et se levait, l'œil torve, incapable d'un travail sérieux. La tenue de la comptabilité, à quoi il avait promis de s'astreindre, se bornait à un négligent coup d'œil sur mes livres, et si je n'avais fait fond que sur lui pour garnir le magasin, il eût fallu promptement mettre la clef sous la porte.

« Que, malgré son incapacité, nos affaires fussent sinon prospères, tout au moins suffisantes pour assurer notre subsistance, voilà un miracle dont aujourd'hui encore je dois rendre grâces à Dieu. En fort peu de temps, je puis dire que tous les Français de Saïgon, ainsi que ceux des plantations d'alentour, prirent le chemin de ma boutique. Sans me vanter, il est permis de croire que mon sourire opérait, et il n'y avait rien de surprenant à cela : les Européennes résistent mal au climat cochinchinois ; à de rares exceptions près, leur beauté, surtout celle des blondes, en quelques années s'anémie et se fane. Mais je buvais peu, je suis brune et le droit à l'indolence m'était refusé.

« Les nombreux hommages qui bourdonnaient autour de moi ne m'empêchèrent pas de rester fidèle à mon ivrogne pendant près de deux ans. Je passe sur nos divertissements. Ils se bornaient à répondre aux invitations que nous adressaient, le dimanche, de riches colons, mes admirateurs et clients, chez qui Oscar, livré à la bouteille, ne faisait pas brillante figure. Nos hôtes ne me plaisaient qu'à demi. Leur argent les étouffait ; leur considération se mesurait au compte de piastres qu'ils vous savaient en banque, ils n'étaient pas prodigues des leurs et ne conviaient le triste Oscar qu'autant qu'ils pensaient être auprès de moi les artisans de son infortune. Plutôt qu'à ces repus, ma préférence allait aux officiers de la marine de guerre, frais descendus de leurs bâtiments et qui ne restaient ordinairement à quai pas plus de quinze jours. Ils étaient jeunes, fougueux, ils avaient le mot pour rire et, emplette faite d'un « souvenir » : coupe d'étoffe brodée, éventail ou petit éléphant d'ivoire, n'hésitaient pas à pousser leur pointe. Je me rappelle ce charmant aspirant breton qui fut mon premier vainqueur. Ce jour-là, Oscar n'avait point paru

au déjeuner, je ne l'avais donc pas vu depuis le matin, et quoique mes sentiments pour lui se fussent relâchés de leur ardeur première, j'étais fort irritée contre lui. A plusieurs reprises déjà, on me l'avait ramené ivre-mort, sans que je pusse apprendre du coolie qui le traînait sur son dos ni d'où il venait ni qui l'avait mis dans cet état. Il y avait gros à parier qu'en rentrant au bungalow, je le retrouverais pareillement accommodé.

« Le soir tombait quand mon aspirant se manifesta. Il avait vingt-et-un ans, l'œil bleu, le cheveu blond, et s'appelait Hervé. Après avoir acheté un petit Boudha de terre cuite, il me dit d'une voix blanche :

« — Faut-il donc venir au bout du monde pour rencontrer une femme comme vous ?

« Son trouble m'avait gagné dans l'instant, au point que j'allai aussitôt placer les volets de la boutique. Une demi-heure après, j'avais sauté le pas, et l'aimable garçon me jurait une flamme éternelle. Quel dommage que son aviso dût lever l'ancre le lendemain ! Quand je fus de retour au bungalow, environ huit heures du soir, Oscar n'avait toujours pas donné signe de vie. Un coolie me le restitua, sur le minuit, hoquetant à rendre l'âme. Si son heure n'était pas encore venue, il ne s'en fallait que de peu. Le lendemain, entrant dans la boutique avec mon boy, je poussai un cri d'effroi. Une araignée tropicale était juchée sur ma caisse. Un bond m'avait aussitôt rejetée à la rue, tandis que le boy riait silencieusement, surpris de mon émoi.

« — Tu la vois, Chang, balbutiais-je, tu la vois, n'est-ce pas ? Débarrasse-moi tout de suite de cette horreur.

« Chang persistait à ne pas comprendre que je m'agitasse pour si peu, et il devait croire à un caprice de femme. D'autre part, sa religion lui interdisait de donner la mort à un animal dans le corps duquel pouvait être réincarnée l'âme de son grand-père.

« — Allons ! dépêche-toi ! Elle pourrait nous sauter à la figure.

« Il inclina la tête avec le même rire muet, s'avança tranquillement vers la caisse, prit l'araignée entre deux doigts et la porta dehors. Je m'étais enfuie à une dizaine de mètres, pour me cacher derrière le tronc d'un flamboyant. Chang s'éloignait de l'autre côté de la rue avec sa charge immonde. Je le vis se pencher, puis déposer précautionneusement la bête sur le sol. Celle-ci resta un instant sans bouger, puis, d'un coup, se détendit comme un ressort et s'envola dans les basses branches d'un arbre où elle disparut sous les feuilles.

« Je rentrai dans la boutique, encore toute tremblante. Il ne pouvait être question d'adresser le moindre reproche à mon boy. Je ne lui avais pas demandé de tuer l'araignée, ce qu'il eût d'ailleurs refusé de faire, mais de me débarrasser d'elle. Cependant, traitée avec tant d'humanité, rien n'empêcherait l'affreuse bête de revenir.

« — Comment a-t-elle pu entrer ici ? demandai-je à Chang.

« Il désigna au-dessus de la porte l'imposte vitrée, qui restait entr'ouverte la nuit pour laisser pénétrer la fraîcheur.

« — Tu n'oublieras pas de la fermer ce soir.

« Le lendemain matin, Chang ne put se lever. Il grelottait, en proie à une forte fièvre, et je me demandai si son imprudent contact avec l'araignée géante n'était pas à l'origine de son mal. Oscar, au contraire, semblait en meilleure condition que je ne l'avais vu depuis longtemps. Il lui arrivait d'observer un jour de diète après une saoulerie un peu plus funeste qu'à l'habitude, et moins, à vrai dire, par sagesse que par l'incapacité où il était alors de remuer bras et jambes. Il avait donc, la veille, gardé la chambre et, ayant passé une assez bonne nuit, s'était levé l'œil clair, la tête libre de ses fumées. Je lui demandai de m'accompagner. Il accepta.

« J'arrivai la première devant le magasin, Oscar sur mes talons, et je n'ai pas oublié mon accès d'humeur en constatant que, malgré ma recommandation, Chang n'avait pas fermé l'imposte. Il était peu probable que l'araignée noire se fût, deux jours de suite, introduite par la même étroite ouverture, mais on ne saurait, en Cochinchine, prendre trop de précautions.

« J'ouvris la porte et devins blême. Comme la veille, l'araignée siégeait sur la caisse, et je songeai confusément à ces légendes asiatiques de *Koui* revenant dans les maisons sous une forme animale, pour y exercer de ténébreuses vengeances. Cette idée me traversa l'esprit comme un éclair. Reculant de plusieurs pas, je me heurtai contre Oscar qui venait de descendre de son pousse et grommela :

« — Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce qui se passe ?

« — L'araignée, murmurai-je sans perdre de vue la bête immobile, l'araignée, là...

« Oscar se prit à rire et regarda à son tour.

« — Belle pièce en effet, dit-il. Voilà l'occasion de faire un carton.

« Il portait toujours un revolver dans sa poche. Avant que j'eusse eu le temps de comprendre ce qu'il méditait, il avait tiré l'arme et faisait feu. Malheureusement pour lui, la cible l'avait devancé. S'enlevant dans un saut prodigieux, l'araignée traversait toute la boutique pour achever sa course sur l'épaule de mon mari et, de là, gagner la rue. Oscar poussait son cri qu'elle était déjà loin.

« — La charogne m'a piqué, dit-il en se frottant le cou. C'est comme si on m'avait enfoncé un fer rouge dans la gorge.

« Son visage s'était décomposé tout à coup. Je dus le soutenir pour l'empêcher de tomber, et quoique je l'eusse fait transporter immédiatement à l'hôpital militaire, le lendemain il était mort. Les araignées de Saïgon ne pardonnent pas, et celle qui a tué mon premier mari appartenait à l'espèce la plus venimeuse. »

— Pauvre tante !

— Tu es gentille, Léone, mais tu aurais pu commencer par dire : pauvre oncle, encore qu'il ait peut-être mieux valu pour lui périr de cette façon que de l'hépatite qui n'aurait guère guère tarder à l'emporter.

— Et après, tante ?

— Appelle-moi Blanche... Après ? Oscar est mort en 77, et je me suis remarié en 83. Six ans de colonie pour une femme seule, et qui n'est pas dégoûtante à voir, tous ceux qui ont vécu là-bas te diront que, pour en sortir comme me voilà, il faut un tempérament. Je venais de découvrir un côté du mien avec le petit Hervé : cette découverte n'était pas pour arranger les choses. Dès ce temps-là, je ne me faisais pas d'illusions sur les hommes. Je savais ce qu'ils veulent de nous et qu'il n'y a pas en amour de bail à vie. Mais je savais aussi l'impossibilité où j'étais de me passer d'eux et qu'à aucun désormais je ne laisserais prendre barre sur

i. Je t'ai dit ce que je pensais des plan-
rs de la région. Ils m'auraient suffi de tendre
main, mais ils n'auraient pris que la gau-
e, et je m'aliénais du coup tous les candidats
ncés. Les officiers de marine étaient plus
bétissants, et je les croyais plus discrets.
cun homme n'est discret, ma nièce. J'eus
ac quelques amants aimables, qui me firent
peu de temps une détestable réputation. Et
rtant, j'étais libre, et mes compatriotes, les
mes de colons, malgré leur laideur, ne se
vaient pas plus que moi. De vraies enragées !
« En 82, le Tonkin se souleva. Des bruits
istres couraient à Saïgon, d'après lesquels
s les Français allaient être massacrés. J'étais
rs serrée de près par un séduisant aventu-
r, un nommé Léonce Carrias, qui faisait la
ntrebande des armes et de l'opium. Je com-
s la folie de le suivre à Shanghaï. Un matin,
mon réveil, je trouvai sur son oreiller une
tre m'annonçant son départ pour Honolulu,
de retour à Saïgon après un an d'absence,
constatai que mon commerce, confié à une
rante, était tombé à rien. Après l'avoir un
u remonté, je songeais à vendre et à regagner
France lorsque, dans une fumerie de Cholon,
rencontrai le lieutenant-colonel Duchaus-
s. »

— Le demi-frère de Saint-Hilaire ?

— Tu l'as dit. C'était un grand diable de
arante-cinq ans, avec des manières d'Ancien
égime, une peau de jeune fille, des biceps
athlète et la plus belle moustache de son ré-
ment. Et puis, enfin, cinq galons. Je vis tout
suite qu'il était mordu. Il n'avait, en somme,
e treize ans de plus que moi et, instruite par
xpérience, j'eus la sagesse de le faire languir,
nt qu'au bout de six mois il m'épousait :
mme quoi la vertu est parfois récompensée.

— Et combien de temps as-tu été mariée avec
i ?

— Quatre mois, sur lesquels nous n'en vécû-
es pas plus de deux ensemble. Il succomba
ns une embuscade, quelques jours avant la
gnature du traité de paix, et l'on retrouva
n cadavre affreusement mutilé.

— Pauvre oncle !

— Ah ! celui-là, tu songes à le plaindre. Tu
ens de moi, ma petite : tu as du goût pour
s militaires, et comme moi tu en reviendras.

— Ne m'as-tu pas dit tout à l'heure que tu
ouvais mon mari séduisant ?

— Comprends donc qu'il ne l'est pas seule-
ent pour toi.

La tante Blanche arrêta là ses confidences.
e temps avait passé durant son récit, et je
vais rentrer rue d'Anjou. Pour la première
is, Jérôme ne m'avait pas trouvée à la mai-
n en rentrant du quartier. Il avait même eu
jà le temps de passer une délicieuse robe de
ambre framboise. Il fronça le sourcil à ma
ue, mit ses mains derrière son dos et commen-
de marcher de long en large, tout en faisant
grosse voix :

— Eh bien ! voici que Mme d'Onufrio s'en
vient sur les sept heures du soir, rouge de
nte sous les pois de sa voilette, après avoir
ndaleusement violé les sixième et neuvième
mmandements de Dieu. Et nous avons été
evée, *proh pudor !* par les sœurs de la Pro-
dence. Que diraient ces saintes filles en
yant leur élève de prédilection ainsi préci-
tée dans l'abîme du mal ?

J'étais clouée sur place à l'entrée du salon.
l'écoutais avec curiosité, chapeau sur la tête,
les mains dans mon manchon, et j'éclatai de rire en même temps que lui. Il avait bondi sur moi, il m'enlevait dans ses bras et tournoyait sur place comme un derviche, sans prendre souci de mes cris. Finalement, un peu essouf-flé, il fut s'abattre sur une bergère, et il me mangeait de baisers.

— Arrête, chéri ! Laisse-moi le temps de retirer ma voilette.

— Je te lâche, femme indigne, à condition que tu me dises d'où tu viens.

— Où as-tu la tête, Jérôme ? Est-ce que je ne t'ai pas dit, au déjeuner, que j'allais prendre le thé chez tante Blanche ?

— C'est vrai. Chaste épouse, vous me voyez éperdu de confusion à vos pieds candides.

En fait, il me gardait sur ses genoux et ne me délivra qu'après m'avoir délicatement mordillé l'oreille.

— Alors, cette Chausson ?

Je me dépouillais de mon manchon, de mes gants, de mon manteau, de ma voilette et de mon chapeau. Après quoi, j'allai gentiment me rasseoir sur les genoux de mon mari, pour déclarer sans détour :

— Elle m'a beaucoup plu, et tu as tort de l'appeler Chausson. D'abord parce qu'elle est la sœur de ma mère, ensuite parce que la calomnie est prompte.

— Alors la tante Blanche, comme tu dis, a réussi à te faire croire qu'elle était vierge et martyre.

— Tu es ridicule, Jérôme. Je dis seulement qu'on la calomnie, lorsqu'on prétend sans preuves qu'elle a trafiqué de ses charmes.

— Tu voudras bien admettre, ô avocate du diable, qu'elle a fait le bonheur de quelques messieurs hors des liens sacrés du mariage.

— Quelle femme libre n'a pas d'amants ?

— Fort bien ! Je vois que les leçons de la chère tante commencent à t'entrer dans la tête.

— Jérôme chéri, tu étais cruel ; ne deviens pas injuste. Une jeune femme veuve peut-elle indéfiniment se confiner dans la solitude, et est-elle coupable de ne pas s'y résigner ?

— Elle peut se remarier.

— Et si la première expérience a été si peu encourageante qu'elle soit peu tentée de la renouveler à la légère ?

— Alors elle prend des maris à l'essai, n'est-ce pas ? Elle en prend cinq, dix, vingt. C'est commode.

— Tu exagères. Et après tout, du moment qu'elle ne fait tort à personne... Et puis tante Blanche s'est remariée.

— Le second mari n'a pas fait de vieux os.

— Les Pavillons Noirs ne lui ont pas demandé son avis, et elle parle de lui avec beaucoup de sentiment.

— D'accord ! C'est une femme de cœur. De trop de cœur, peut-être. T'a-t-elle aussi parlé de Cabassol ?

— De Cabassol ?

— Oui, du sculpteur Firmin Cabassol, médaille d'or du Salon, son amant en titre depuis plusieurs années, sans parler des extras. Un personnage bien pittoresque, de taille exiguë, mais rablé, barbu comme un bouc, toujours vêtu de velours noir, la plus petite tête et la plus vaste lavallière de Paris sous son chapeau Rembrandt.

Je me rappelai les statuettes disséminées chez la colonelle et m'expliquai leur multiplication, ainsi que le style bohême de l'appartement.

— On dit même, poursuivit Jérôme, que ce

sculpteur serait une espèce d'anarchiste, qu'il recevrait chez lui des nihilistes russes, les terroristes les plus dangereux.

— Tu ne vas pas me dire qu'il est à la tête d'une conjuration tendant à l'assassinat du tsar de toutes les Russies lors de sa prochaine visite à Paris.

De nouveau il partit à rire.

— Nous aurons l'occasion de reparler du tailleur de pierre, fit-il en me prenant par le bras. Allons toujours dîner.

En dépit de la médiocre estime dans laquelle il la tenait, tante Blanche, que je m'irritai toujours de l'entendre appeler Chausson, avait gagné ma sympathie. En premier lieu parce que je la trouvais amusante et de primesaut : les femmes d'esprit ne se rencontrent pas à tous les carrefours, et elle avait de surcroît celui de m'en accorder. Quant à sa philosophie, si audacieuse qu'elle fût et défavorable au sexe fort, elle avait l'avantage d'être fondée sur une solide expérience du monde. Enfin, ce n'était pas me rendre un mince service que de m'ouvrir les yeux sur les tentations qui pouvaient venir à Jérôme. Ainsi avisée, je saurais me garder du pire. Sans doute sa conduite avec ma mère avait-elle été répréhensible ; mais pouvais-je lui garder grief d'une faute commise avant ma naissance et où la responsabilité d'Oscar Fierbois était, selon toute apparence, plus engagée que la sienne ? Sans doute aussi ses mœurs n'auraient-elles pu être citées en exemple; mais sa vertu avait été très exposée. Qu'est-ce qu'une vertu qui ne subit pas d'assauts, et si elle consistait à ne pas se poser de questions, de quel prix serait la sagesse ?

Si peu flatteuse que fût l'opinion de Jérôme sur tante Blanche, l'idée ne lui vint pas de m'empêcher de la voir : il n'oubliait pas sa parenté avec le colonel de Saint-Hilaire. Je lui rendis donc de fréquentes visites rue de l'Arcade ; elle venait me voir elle-même rue d'Anjou et me témoignait de l'affection. Elle écrivit à ma mère qui eut la générosité de lui répondre sans amertume. Elle projetait même un voyage à Blois, qu'elle remit de semaine en semaine, si bien que mes parents la devancèrent : ils vinrent à Paris pour les fêtes de Pâques. Les deux sœurs s'embrassèrent en pleurant.

— Tu aurais toutes les raisons de m'en vouloir, Marguerite, dit la tante, et je ne cherche pas d'excuses. Mais tes enfants seront mes héritiers.

Mon père lui-même, qui avait d'abord marqué de la froideur, ne résista pas à l'attendrissement général. Une larme brilla derrière son binocle, et il y alla de son embrassade.

Je connus les réceptions de tante Blanche, au sujet de quoi elle avait jugé opportun de me prévenir.

— Il faut t'affranchir un peu de tes militaires, ma petite. Tu n'en verras guère céans. Ils ont trop peu de conversation. Parle-moi des artistes.

Elle invitait chez elle toute espèce de gens : avocats, hommes d'affaires, banquiers, diplomates étrangers, politiciens de tout poil (j'y vis un jour les sourcils hérissés de Georges Clemenceau), peintres et sculpteurs officiels, au milieu desquels pérorait l'ineffable Cabassol. Celui-là était bien tel que me l'avait dépeint Jérôme. Il suffirait d'ajouter au portrait la pointe d'ail qui parfumait naturellement son élocution méridionale, car il était natif de Vaison-la-Romaine, et l'assurance avec laquelle il avançait les propositions les plus saugren
Les contradictions ne l'inquiétaient pas.
politique, il se disait radical, mais louc
vers le révolutionnaire Alexandre Miller
qui venait d'exposer à Saint-Mandé un
gramme de subversion sociale. Il vouait
gémonies le digne M. Méline, président
Conseil et ministre de l'Agriculture, qu'il
pelait, bien entendu, « le père Poireau ».

— La France est gouvernée par un ma
cher ! s'écriait-il. Ce n'est pas lui qui r
rendra l'Alsace et la Lorraine. A' plat ve
devant Guillaume ! Tout ce qui l'intéresse,
de faire pousser ses salades. Et il s'imagine
le salut nous viendra de l'autocrate de Pét
bourg. Pourquoi pas du pape de Rome ou
patriarche de Constantinople ? La vérité,
que ce père Poireau est un suppôt de la r
tion, le plus misérable et le plus tiédasse
opportunistes. N'oublions jamais que la R
blique n'a pas d'ennemis à gauche.

Firmin Cabassol était à la fois patriot
internationaliste, anticlérical et partisan d
liberté de conscience. Je ne pouvais m'en
cher de rire quand, lissant de sa forte n
poilue sa crinière absalonienne ou sa barb
la russe, il se faisait tour à tour le chantre
vérités premières ou de l'abracadabra. T
Blanche l'écoutait avec dévotion.

— Lui, au moins, ne boit pas, disait-elle
regard mouillé.

Et il était bien vrai qu'il ne se grisait
de paroles.

Cependant la chère tante garda toujour
plus entière discrétion sur la nature des
ports qu'elle entretenait avec lui, et j'au
pu finir par me demander si ceux-ci éta
bien tels que l'affirmait la rumeur publique
plus en plus, en effet, j'étais avec elle su
pied de la confidence, et j'en venais à sa
à peu près tout de sa vie ancienne. J'app
par exemple, que sa collection de fossile
d'oiseaux empaillés, qui m'avait intriguée
le premier jour, lui venait d'un médecin d
marine en retraite, qu'elle avait connu, a
son retour d'Indochine, au cours de vaca
à Villers-sur-Mer. Le vieux beau, encore
avait au premier regard flambé pour elle. S
sur cette petite plage normande où elle ne c
chait que le repos, elle avait cédé une
soit bonté d'âme, soit curiosité, la veille de
départ. Trois ans après, sans l'avoir ja
revu, elle recevait d'un notaire de Caen l
qu'elle était couchée sur le testament du
homme pour tout son petit musée orny
paléontologique.

Les questions que je lui posai sur l'ave
rier de Shanghaï la trouvèrent plus rétic
jusqu'à lui faire sortir ses griffes.

— Ne me parle pas de ce mufle, ma p
Léone. Une femme a toujours le droit de
quer un homme sans crier gare : tous les
ques sont pour elle. Mais qu'un gaillard
vous a fait parcourir plusieurs milliers d
lomètres vous laisse en plan dans une cha
d'hôtel, en pays étranger, avec, pour tou
tage, une lettre par laquelle il vous ann
qu'il va se faire couronner de fleurs au so
la guitare hawaïenne, il n'y aurait pas de
plice chinois assez effroyable, de l'émas
tion à la décollation, pour l'envoyer rejo
ses méprisables ancêtres.

Tante Blanche avait sa morale bien cod
qui n'était pas à l'avantage des hommes.

— Ces messieurs ont fait les lois pour

dit-elle un jour en levant les épaules. Les mes n'auront jamais fini de leur faire payer erreur.

n'avais, pour ma part, rien à reprocher à mari, et notre premier hiver de vie com- e s'écoula sans incident. Je n'avais pas oin de me demander si j'étais une femme ée. Jérôme s'entendait à me donner tout isement à cet égard et, hors ses heures de vice, ne me quittait guère. Il obtint à Pâques deuxième galon. Nous fêtâmes sa promo- chez Maxim's et, le mois suivant, il se fit ettre au Jockey-Club. Peut-être aurais-je dû empêcher, mais est-il si recommandable de ir un homme en laisse ? Le chien le plus le tire sur sa chaîne. Jusqu'alors, Jérôme vait que par raccroc fréquenté le Cercle mi- ire. Le Jockey l'intéressait davantage, et il peu à peu le pli de s'y rendre presque cha- soir, à sa sortie du quartier. Son retour à maison en était retardé d'une heure au ins. Les premiers temps, je m'abstins de tout mmentaire à ce sujet. L'homme que la femme pêche de voir ses amis n'en est que plus rté à rattraper du côté de l'amour coupable qu'il perd du côté de l'honnête amitié : en ignant les amis, on rapproche la maîtresse. Je ne pus cependant réprimer un mouve- nt d'impatience, un soir d'avril où mon Jé- me rentra, le képi légèrement penché sur reille, comme sonnaient tout juste neuf heu- s. J'avais fait servir à huit, sans toutefois me ttre à table. Le tapioca était figé dans les siettes. Félicie, autorisée à se rendre au café- ncert, était sortie une demi-heure plus tôt ec l'ordonnance Frédéric, un bon lourdaud la Mayenne. J'étais assise sous le gaz sifflant, vant une fenêtre livrée au bleu profond de nuit commençante. Quand Jérôme fit son parition dans la pièce, je ne me levai pas, ne prononçai une parole. Il se jeta à mes eds et me baisa les mains doigt à doigt. Et disait en même temps :

— On boude, mon cœur, et je dois reconnaître qu'on a tout sujet de plainte. Ce méchant cuirassier a oublié dans le Roederer 89 le premier de ses devoirs, qui est de complaire à la plus aimable des femmes. Mais faites-lui crédit : cela ne se reproduira plus. Et attendez-vous à une surprise. Si j'arrive si tard, c'est que le président du Jockey a voulu arroser sa cravate. Elle est aujourd'hui à l'Officiel, où chacun avait lu le décret. Il y a eu au moins dix toasts, ce qui, j'en conviens, est scandaleux.

Je lui pinçai l'oreille.

— Serais-tu ivre, Jérôme ?

— Ivre ! Moi ! Malheur ! Regarde.

Il poussa la table contre le mur, plaça trois chaises l'une contre l'autre au milieu de la pièce et, ayant pris son élan, franchit d'un bond le triple obstacle.

— Qu'en dis-tu, ma Léone ?

— Qu'on se croirait au cirque.

— Voilà. Et les acrobates ne doivent jamais s'enivrer, s'ils ne veulent pas perdre le contrôle de leurs muscles. Maintenant, écoute la surprise. Je n'ai pu te prévenir de mon retard, mais je le pourrai désormais. Dans quelques jours, on installera ici le téléphone.

— Tu te moques de moi.

— Ai-je la tête d'un mauvais plaisant ? Et puis ton tapioca gelé ne m'inspire pas : nous allons dîner chez Voisin. Que dirais-tu d'une douzaine de Marennes, accompagnées d'un petit Rüdesheimer de derrière les fagots ?

— L'eau m'en vient à la bouche.

— Alors est-ce que je peux t'embrasser ?

— Si tu en as envie.

Il me prit dans ses bras. Etait-ce la faim ou l'énervement d'une longue attente ? La tête me tournait.

— Serre-moi bien contre toi, chéri.

La recommandation était superflue. Qu'il était drôle, mon Jérôme, et qu'il était amoureux, dans ce temps-là !

Le lendemain d'un raout a Bagatelle, un matin du début de mai, Adrienne tomba chez moi comme une bombe. Dix heures venaient de sonner. Jérôme, officier de semaine, était parti plus tôt que d'habitude, sans bruit, et je domais encore. Ayant convaincu Félicie que je serais ravie de la surprise, elle pénétra dans ma chambre sur la pointe des pieds, tira brusquement les doubles rideaux. A travers la fente d'un volet, un rayon de soleil vint trembler sur mes paupières closes, tandis qu'Adrienne, frappant dans ses mains comme au couvent la Mère Sept-Poils, prononçait d'une voix solennelle :

— *Benedicamus Domino !*

J'émergeai de ma somnolence comme un plongeur crevant la surface de l'eau et qui secoue la tête pour expulser l'eau qui lui coule dans les yeux. Mais c'étaient mes cheveux que je secouais, mes cheveux dénoués autour de moi comme un sombre panache aromatique. (Je me parfumais alors au chypre d'Houbigant.) Le couvent n'était pas encore très loin dans mon souvenir ; présent et passé se confondaient dans l'engourdissement du songe, et je répondis machinalement, toute bâillante et me frottant les yeux :

— *Deo gratias !*

Un énorme éclat de rire m'éveilla tout à fait. Adrienne sautillait à mon chevet, pimpante et fraîche sous un coquin de petit chapeau madras jaune citron. Elle battait encore des mains.

— Allons ! mademoiselle Léone, allons, debout pour le cours d'instruction religieuse.

J'avais fini par me dresser sur mon séant, je rejetais mes cheveux derrière mes épaules et j'écarquillais les yeux avant de me décider à former un sourire incertain. Adrienne, ayant ri tout son saoul, abandonnait la plaisanterie.

— Tu ne m'en veux pas de te tirer du lit à dix heures ? Dix heures ! Ah ! ces femmes mariées ! Tu te rappelles ce que nous disait la chère sœur Fabienne citant qui donc — Napoléon ? — : « Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt. » Et moi, je lui avais fait observer un jour que, n'aspirant pas aux vanités du monde, mais aux joies du ciel, le lever à la pointe de l'aube n'était point mon affaire. Bref, le monde ne t'appartiendra pas, il faut en prendre ton parti. En attendant, que dis-tu de mon boléro ? Il est de chez Paquin. Tu vois : on revient maintenant aux ganses plates. Crois-tu que c'est chou ? J'hésitais entre le vert pistache et le vert d'eau. Le vert pistache fait cotte, non ? Tu permets que j'enlève mon cape peau ? Je t'entends déjà me dire que le madras fait grisette et que la mode ne durera pas. Peut-être, mais c'est le dernier cri ; dépêchons-nous d'en profiter...

Elle s'était assise au bord du lit, et son déluge de paroles m'avait laissé le temps de reprendre mes esprits.

— On s'embrasse, Léone ?

Elle me plaqua deux gros baisers sur les joues. Elle sentait la verveine et le vent du matin sur le boulevard. Son teint de brune était animé d'une touche rose. Ses yeux brillaient de la pensée de la nouvelle qu'elle m'apportait et qui lui brûlait les lèvres. Depuis que je l'avais vue en janvier, nous nous étions fait l'aimable obligation de nous écrire deux ou trois fois par mois. Elle se plaignait de la monotonie de son existence à Blois et me demandait mille détails sur mes plaisirs. Je ne lui en cachais à peu près rien : les conter, c'était les goûter deux fois. Et puis, sans explication, il y avait de ce près de six semaines, elle avait interrompu la correspondance. Je lui avais récrit ; aucune réponse n'était venue.

— Alors, fis-je en fronçant le sourcil d'un air faussement sévère, tu ne sais plus écrire ?

Je la voyais se tortiller, enlever ses gants, les malaxer fébrilement, exhaler un profond soupir. Enfin elle me prit les mains, les serra avec force et me souffla au visage, tout près :

— Il s'agit bien d'écriture : je viens t'annoncer mon mariage, Léone. Je me marie dans quinze jours, entends-tu, et voilà pourquoi je n'avais plus le temps de gribouiller.

— Tu te maries ?

Elle se prit à rire d'un air un peu égaré.

— C'est bien mon tour, non ? Il y a tout juste un mois et demi que j'ai fait la connais-

sance de ce garçon ; il s'est déclaré presque tout de suite, et j'ai commencé par ne pas le prendre au sérieux, bien que son père soit ami du mien. Il s'appelle Monestier, Adrien Monestier. Oui, son prénom me faisait tiquer ; Adrien et Adrienne, on dirait une chanson de Paulus. Il a vingt-cinq ans, il est grand, blond, et d'un chic ! Un pli de pantalon à vous donner le vertige, des cols glacés comme des icebergs. Ses régates viennent de Londres, et personne ne porte la redingote mieux que lui. L'air un peu froid, par exemple, mais avec moi il se dégèle.

— Intelligent ?

— Deux ans d'Oxford. Docteur en droit. Un père banquier, le *Crédit du Nord-Est*. Un hôtel particulier aux Champs-Elysées, que le bon papa nous abandonne. Un phaéton automobile Peugeot.

— Un automobile ?

— Oui. Et la famille reçoit beaucoup : des ministres, des académiciens. Adrien connaît M. Legouvé, M. Pierre Loti, M. Sully Prudhomme, M. Paul Bourget.

— M. Paul Bourget ?

Je fis une moue amusée. Je me rappelais cet après-midi de janvier où j'avais lu *Mensonges*, et les étranges réflexions qui m'en étaient venues à l'esprit.

— Oui, ma chérie, M. Paul Bourget lui-même. As-tu lu son dernier roman, *Une Idylle Tragique ?*

— Non.

— Il faut le lire. C'est passionnant, bien que je ne partage pas toutes les opinions de l'auteur. D'après lui, l'amitié serait plus forte que l'amour. Qu'en dis-tu ?

— Que cela ne se compare pas, mais que l'amour, peut-être, passe plus vite.

— Tu n'aimes déjà plus Jérôme ?

— Ne me fais pas dire de bêtises et laisse-moi passer à côté. Tu restes ici et tu me parles d'Adrien. Je laisse la porte ouverte. Je ne perdrai pas un mot.

Je sautai du lit et m'engouffrai dans mon cabinet de toilette. La bonne tante Suèvres l'avait fait installer au goût du jour. Les murs étaient recouverts de mosaïque couleur d'aigue-marine. Deux grandes armoires, gainées de satin liberty aux grandes fleurs glauques, y contenaient le linge de maison. Dans un coin il y avait une baignoire émaillée, au triple revêtement de mousseline. Mais le plus beau était la coiffeuse, sur laquelle était disposé tout un nécessaire d'écaille et d'argent : brosses, peignes, onglier, flacons de parfum. Tandis qu'assise devant le miroir, je me tapotais le visage, après l'avoir plongé dans l'eau fraîche, Adrienne continuait de célébrer les mérites de son fiancé.

— Je ne dirai pas qu'il soit bavard, mais la discrétion est plutôt une qualité pour un homme, tu ne trouves pas ? Je crois que je l'intimide. Voilà, je l'intimide : c'est délicieux ! Il tient sa canne à la façon anglaise, tu sais : par le milieu et à quelque distance du corps. Il faut le voir. Quelle allure ! A propos de canne, il prétend qu'un vrai *gentleman* se doit de posséder tout un assortiment de bambous mâles. Je n'ai pas osé lui demander pourquoi, j'avais peur de passer pour une dinde. Est-ce que Jérôme est aussi pour les bambous mâles ?

— Jérôme est officier de cavalerie. Les officiers de cavalerie ne tolèrent que la cravache ou le stick.

— Excuse-moi. Bien sûr, Jérôme, c'est différent. Mais ne t'y trompe pas : naturellement, Adrien monte aussi. Il m'a promis qu'une fois mariés, nous ferions tous les matins notre tour au Bois.

Pourquoi le ton d'Adrienne m'agaçait-il ? C'était celui de l'admiration béate. Je n'avais pas de meilleure amie, et le fiancé dont elle me chantait les louanges, à travers même ce qu'elle en disait, ne me paraissait pas du tout correspondre au type de mari susceptible de faire son bonheur. Ce n'est pas un signe rassurant pour un homme que de commencer par rendre sotte celle qui l'aime. Et je repris avec une ironie à peine masquée :

— Et sa moustache, Adrienne, tu ne m'as pas parlé de sa moustache ?

— Une jolie moustache, voyons, Léone. Fine, lustrée, aussi blonde que ses cheveux.

Pauvre Adrienne ! Elle n'avait même pas perçu la raillerie. Elle se gargarisait des perfections de son Adrien. Son cas était désespéré.

— Eh bien ! conclus-je avec une cruauté sereine, je te souhaite beaucoup de plaisir avec sa moustache.

La réplique était sans doute partie trop sèchement. L'intelligente Adrienne parut enfin sortir de sa léthargie adorante.

— Te serais-tu levée du mauvais pied, Léone ? Tu n'as pas l'air de croire que j'aie fait un bon choix.

— Où prends-tu cela, chère Adrienne ? Je n'ai jamais vu Adrien Monestier : il faut bien te faire confiance. Aurais-tu perdu le sens de l'humour ? Ton ancien élève d'Oxford te le rendra, espérons-le.

Le mariage fut célébré à Blois, et j'y assistai avec Jérôme. Jamais Adrienne n'avait été aussi belle dans sa robe de dentelle au point d'Angleterre, et les Blésois ne sont pas près d'oublier le faste de la cérémonie à la cathédrale Saint-Louis. Sur le chapitre de l'élégance et du maintien, Adrien Monestier ne le cédait en rien à sa jeune femme. Sans parti pris, je puis dire que sa conversation ne me sembla point à la hauteur de son physique. Comme je l'embrassais à la sacristie sur la demande même d'Adrienne, je lui posai cette question :

— Alors vous êtes heureux ?

Et il me répondit gravement :

— Je dois l'être, madame.

Ce « devoir » m'avait suffoquée. Mais il fallait faire la part de l'émotion ; un marié qui n'échappe pas au ridicule tient du héros, et il était équitable de réserver mon jugement.

Laurence Papin, épouse Manche, avait également été invitée avec son pharmacien roux aux dents de cheval. J'étais heureuse de la revoir, mais je tentai en vain de reprendre avec elle l'intimité de jadis. Pauvre Laurence ! Son mari se collait à ses pas comme une sangsue, et elle acceptait sa servitude comme un bienfait. Dès qu'elle ne le voyait plus, elle s'affolait, roulait des yeux éperdus de mère-poule. « Où est Jules ? Tu n'as pas vu Jules ? » Elle ne portait plus d'intérêt qu'à ce niais ou à son bébé de cinq mois, dont les selles, depuis quelques jours, lui inspiraient de l'inquiétude. « Tu verras quand tu seras mère, Léone. Alors, tu n'as pas encore d'espérances, non ? Qu'est-ce que tu attends ? » J'en aurais pleuré. Rien ne restait en elle de l'enfant curieuse, hardie, impatiente de vivre dangereusement, et qui, la première, chez les sœurs de la Providence,

nous avait ouvert les yeux sur les mystères de l'amour : le mariage l'avait tuée.

J'eus plus de satisfaction à la folie Houdard, où je passai une semaine avec mes parents. Ceux-ci me firent fête. Jérôme, rappelé par son service, n'avait pu rester plus de deux jours, mais, à la prière de ma mère, il accepta de me laisser un peu auprès d'elle. Mon père travaillait plus que jamais. Après la mort de son fils, M. Guillot s'était petit à petit désintéressé de l'imprimerie ; depuis plusieurs mois, il vivait retiré dans sa maison des champs et ne paraissait plus que de loin en loin rue des Grands Degrés Saint-Louis. Aussi tout le poids de la direction retombait-il sur son associé.

— Comment trouves-tu ton papa ? me demanda ma mère.

Il commençait de grisonner aux tempes, mais ces fils d'argent ne messeyaient pas à son visage pensif et fin.

— Et moi, comment me trouves-tu ?

Elle ne changeait pas, non plus qu'Alida, qui me jugeait « la plus belle petite madame du monde. » Elle me donna des nouvelles de mon frère. Denis ne m'avait pas écrit depuis mon mariage. Il s'était brillamment conduit à Madagascar, et le général Galliéni venait de l'attacher à son état-major.

— Je devrais être une femme heureuse, ma chérie, et j'aurais tort de me plaindre, mais vous êtes partis trop vite tous les deux : on ne devrait pas se séparer de ses enfants.

Mon père n'était pas de cet avis.

— Es-tu contente, Léone ? Jérôme est-il un bon mari pour toi ?

— Mais oui, papa.

— Dans ce cas, tout est pour le mieux.

Il me regardait avec une satisfaction étonnée. Il s'était longtemps défié de moi et n'avait pas oublié la mort de Gérald ; il craignait que je ne perpétrasse pour sa confusion ce qu'il appelait « les quatre cents coups », et voilà qu'il lui fallait faire amende honorable. Je le surprenais parfois à me regarder de coin, comme s'il attendait une soudaine explosion de mon inquiétante nature ; mais rien ne venait, et il n'en croyait pas ses yeux.

Mon attendrissement familial fut de courte durée. Le premier soir, quand je m'étais retrouvée seule dans ma chambre de jeune fille, j'avais connu un moment de plaisir aigu. Jérôme était parti le matin ; j'avais passé toute la journée avec ma mère. Elle s'occupait maintenant d'un ouvroir ; elle était trésorière des Dames Chrétiennes. J'admirais d'autant plus sa diligence d'abeille que j'étais peu disposée à l'imiter. Je pensais que, grâce à Jérôme, j'avais échappé à cette vie si digne et si ennuyeuse, et que cette considération n'eût pas manqué de raviver les craintes de mon père s'il avait pu lire en moi. Accoudée à la barre d'appui de la fenêtre, j'aspirais à pleins poumons les parfums de la nuit. Il y avait en bas, des deux côtés du perron, des buissons de rosiers en fleur. L'odeur des roses épanouies montait, si distincte et tenace, qu'il me semblait que j'aurais pu la toucher de la main. La Loire coulait mollement entre ses bancs de sable, sous le ciel constellé. Je goûtais d'autant mieux ce répit solitaire que je me sentais affranchie de tout lien avec le décor. Je n'étais pas faite pour la vie feutrée, ralentie de la province. J'avais, Dieu merci, coupé les ponts.

Deux jours après, j'aperçus M. Guillot rue du Commerce. Il était voûté, presque cassé. Il ne m'avait pas vue, et je changeai de trottoir pour l'éviter. Le lendemain, je repris le train pour Paris.

Adrienne était partie pour l'Italie en voyage de noces. Je trouvai d'elle, rue d'Anjou, une carte postale timbrée de Pallanza. Il me parut que nos trois jours de séparation avaient rendu Jérôme plus amoureux que jamais, et je lui demandai à l'oreille s'il pensait que mon ami goûterait les mêmes satisfactions avec son docteur en droit.

— Adrienne est presque aussi jolie que toi, me répondit-il. Je pense qu'Adrien se montrera digne de sa chance, et il n'aura qu'à se laisser aller : elle m'a tout l'air d'être folle de lui.

J'exhibai ma carte postale.

— Tu ne trouves pas que c'est un peu froid ?

Adrienne avait écrit, sans plus : *Souvenir de Pallanza.*

Il leva les épaules.

— Et toi, tu ne trouves pas déjà bien gentil de sa part qu'elle ne t'oublie pas pendant son voyage de noces ?

Il avait beau dire ; ce souvenir tout plat, pour une jeune mariée en pleine félicité, me paraissait sans chaleur.

Mon téléphone était installé. Je regardai avec une sorte de respect craintif la boîte d'acajou fixée au mur avec sa manivelle, son pavillon d'ébonite, ses récepteurs nickelés. Jérôme téléphona devant moi au Jockey-Club, pour m'apprendre le fonctionnement de l'appareil. J'étais émerveillée.

Tante Blanche, qui vint me voir dans l'après-midi, manifesta moins d'enthousiasme. Elle tourna autour de la boîte magique d'un air méfiant, et finit par secouer la tête.

— Non ! dit-elle, décidément non, je ne vois pas l'avantage de cette diablerie, comme aurait dit mon boy Chang. A quoi cela peut-il servir ? D'abord il pourrait éclater, qui sait ? Et puis les mauvaises nouvelles arrivent toujours assez tôt. Quant aux bonnes, un plaisir longtemps attendu n'en est que meilleur.

— Voyons, Blanche, il faut suivre le progrès.

— Je préfère ma tranquillité.

Je devais me rappeler plus tard cette conversation prophétique.

Adrienne revint à Paris quinze jours après, et sa première visite fut pour moi.

— Alors, lui dis-je, heureuse ?

— Heureuse de te revoir, Léone.

Elle m'embrassait avec une exaltation bizarre. Ses beaux yeux sombres brillaient d'un éclat qui trahissait moins la joie qu'un effort pour donner le change sur ses sentiments profonds.

— Quel beau voyage tu as fait, Adrienne !

— Il aurait été plus beau avec toi.

— Merci, mais tu exagères. On n'a pas encore vu un voyage de noces à trois, et je te vois mal partageant ton mari.

— S'il te fait envie, tu sais...

— Que me racontes-tu là, ma chère ? Tu plaisantes ?

— A peine.

— Explique-toi. Il t'aurait déçu à ce point ?

— Pas complètement, non. Je veux dire : pas de toutes les façons. Il n'est pas positivement maladroit, dans la mesure où j'en puis juger sans points de comparaison, et il m'aime, du moins autant qu'il soit capable d'aimer quelqu'un d'autre que sa complaisante personne. Malheureusement...

— Malheureusement quoi ?

— C'est terrible à dire, Léone, mais j'ai découvert à Venise, devant *Le Calvaire* du Tintoret, que j'avais épousé un imbécile.

— Tu es sûre ?

Elle éclata de rire, d'un rire long, grinçant, presque douloureux.

— Plus que sûre, va, au point que je me demande comment j'ai pu être aussi aveugle. Je te voyais mariée, bien mariée. Laurence l'était aussi, et quoique son bonheur me parût peu enviable, j'étais néanmoins la seule à rester sur le carreau. Voilà peut-être pourquoi, stupidement, quand Adrien s'est déclaré, je lui ai prêté d'emblée toutes les qualités que je voulais lui voir. Il faut dire que toutes les apparences prêchaient pour lui, à commencer par ses diplômes, ses relations, l'éducation qu'il avait reçue, sans parler de son physique. Je m'y suis laissée prendre, et me voilà au pouvoir d'un sot en trois lettres.

— Mais enfin, Adrienne, que lui reproches-tu ?

— Il ne comprend rien.

— Mais encore ?

— Ni à la peinture, ni à la musique, ni même à un beau coucher de soleil.

— La question me paraît mal posée, fis-je d'un ton égal. Un homme n'est pas de toute nécessité un crétin parce qu'il est insensible aux arts. Il peut avoir d'autres vertus comme l'honnêteté, l'intelligence des affaires, la délicatesse du cœur.

— Honnête, il l'est, répliqua-t-elle, mais quel mérite y a-t-il avec son argent ? Quant à son intelligence des affaires, comment en juger ? C'est le papa qui mène la barque. Et pour sa délicatesse, là, c'est une autre paire de manches. Un homme qui m'emmène voir un misérable carcan se couronner au passage d'une haie, quand je pouvais entendre, pour la première et peut-être la seule fois de ma vie, de la bouche d'un maître du *bel canto*, la fameuse phrase d'Orphée, tu sais, qu'on dirait d'un Puccini touché de la grâce : «*Je te ramènerai, tu reverras les as...tres !* »

Elle avait lancé la phrase à pleine voix. Son siège était fait.

Mieux valait ne pas insister. Comment aurais-je pu prévoir que le fiasco de son mariage allait être d'une telle conséquence pour moi ? J'avais une vive affection pour Adrienne, sans parler de l'admiration qu'elle m'inspirait depuis le couvent pour l'originalité de son esprit ; mais il y avait en elle un fond d'exaltation romantique, et je me tins d'abord à mon idée que sa sensibilité ombrageuse n'avait réagi qu'aux défauts de son mari. Encore que la première impression qu'il m'eût laissée corroborât fâcheusement le témoignage de mon amie, cet Adrien ne devait pas être aussi insociable qu'elle le disait, et je pensai que j'accomplirais une bonne action en m'efforçant de les rapprocher l'un de l'autre. J'ai poussé l'expérience jusqu'au bout, et l'on ne m'y reprendra plus à jouer les terre-neuve.

Jérôme téléphona du Jockey-Club, comme Adrienne achevait d'exhaler son amertume de femme incomprise. Depuis l'installation de la ligne, il n'était guère de jour où la sonnerie du maudit appareil ne crépitât dans l'antichambre, pour l'affolement de Félicie qui portait les récepteurs à ses oreilles avec une crainte sacrée et ne comprenait pas la moitié de ce qu'elle entendait. Jusqu'alors, mon mari avait d'ailleurs été le seul à m'appeler, et il le faisait le plus souvent sans nécessité absolue : il se servait de son jouet.

Cette fois, du moins, la communication était motivée. Au Jockey, Jérôme avait eu la surprise de rencontrer Adrien Monestier, qui s'y était fait admettre peu avant son mariage. Depuis une heure, tous deux parlaient chevaux et discutaient de la supériorité de la selle à piquer française sur les selles anglaise et turque, en buvant ale sur stout.

— Un garçon bien sympathique, m'expliquait-il, et je crois que nous allons faire une paire d'amis. Je lui serre la main et j'arrive.

La pensée me vint aussitôt que mieux valait engager sans désemparer mon action charitable : pourquoi lanterner dans une entreprise dont dépendait le bonheur de ma chère Adrienne ?

— Quelle rencontre, Jérôme ! fis-je de ma voix la plus suave. Adrienne est justement avec moi, et j'ai une envie rentrée de sole normande. Si nous allions tous les quatre dîner chez Marguery ?

— *All right, my dear*, voilà ce que j'appelle une inspiration du ciel. Le temps de convaincre Monestier, et nous nous retrouvons dans une heure boulevard Bonne-Nouvelle.

Notre dîner fut fort gai. Adrien, comme Jérôme, avait le carreau à l'œil, mais alors que celui de mon lieutenant était nu, il portait le sien cerclé d'écaille et adorné d'une ganse de soie, comme le prince de Sagan. Il était aussi élégant que le jour de son mariage dans son frac bien coupé, un gardénia blanc à la boutonnière. Homme du monde assurément, jusqu'au bout des ongles, et il m'accabla de compliments qui me disposèrent tout de suite en sa faveur. Il ne se montrait pas moins prévenant pour sa femme, à laquelle il ne ménageait pas les clins d'yeux en coulisse. Elle lui répondait, la cruelle, par de brefs sourires crispés, et je voulus me persuader, ce soir-là, que leur malentendu n'était pas sans remède.

On venait de servir la sole quand Adrien entama le récit d'une chasse aux grouses où il avait été convié, l'année précédente, dans les *moors* d'Invercall. Il était l'hôte d'un certain captain Grant qui n'avait rien de commun avec celui de Jules Verne et chez qui, le soir après le dîner, des *pipers* en kilt venaient jouer sur leurs cornemuses de vieux airs du folklore écossais. Il ne parlait pas sans agrément de ces hautes terres rocheuses, où fleurit la bruyère et qu'il gravissait dans l'air rude sur un gros poney à longs poils. Encouragé par mon attention, il conta aussi une pêche au saumon dans le North Esk, où il se vantait d'avoir tiré un monstre de trente-deux livres, qui avait failli l'emporter dans le courant. Comme on apportait le jambon d'York poché au Xérès, il observa que le jambon d'Aberdeen était de qualité supérieure et qu'on n'en consommait pas d'autre à la cour d'Angleterre.

— Mon cher Monestier, dit aimablement Jérôme, on peut dire qu'en voyage vous ne perdez pas votre temps. Rien ne vous échappe.

Adrienne qui, jusque-là, ne s'était guère manifestée, eut un rire nerveux.

— Si vous entendez par là qu'il est toujours pressé, dit-elle, je suis d'accord. Et malheureusement, il ne s'intéresse pas du tout aux musées.

Adrien ne sourcilla pas. Il alla même jusqu'à sourire, et je pensai que c'était chez lui la marque d'un caractère facile.

— Adrienne oubliait que j'avais déjà fait le voyage d'Italie, répliqua-t-il doucement.

— Pour ma part, reprit-elle du même air sarcastique, je crois que je ne me lasserais pas de le refaire.

— Cependant, chérie, c'est bien toi qui as avancé la date de notre retour.

— Je m'ennuyais de Paris.

— Et tu craignais que le climat de Venise ne me fût contraire, je m'en souviens.

Il posa un doigt sur ses lèvres et lui dépêcha un baiser. Décidément, je revenais de mes préventions contre lui. Ne se pouvait-il pas qu'Adrienne fût injuste envers ce galant homme ? Je ne lui cachai pas mon sentiment le surlendemain, quand je la revis dans son hôtel des Champs-Élysées.

— Serais-tu si sensible aux attributs de l'homme du monde ? fit-elle en levant les épaules. Je te concède qu'Adrien est affreusement bien élevé.

— Comment le voudrais-tu donc ?

— Que sais-je ? Brutal, sauvage, passionné, tout ce que tu voudras, mais autre. Un brin d'esprit, même tourné à l'aigre, ne me déplairait pas non plus. Il n'y a rien que je déteste comme la fadeur.

Tante Blanche, lorsque je lui rapportai ces propos, n'en parut pas émue outre mesure.

— Que prétends-tu faire, ma petite, si l'infortune de ce monsieur est écrite dans le ciel ?

— Après un mois de mariage ?

— C'est le premier mois que tout se décide, au moins pour la femme, et une femme déçue est capable de toutes les bêtises.

— Tu reconnais donc qu'une femme qui trompe son mari fait une bêtise ?

— Loin de moi une idée aussi désobligeante pour mon sexe. Je dis seulement qu'une femme qui veut se venger le fait le plus souvent avec le premier venu, serait-il le dernier des benêts. Ce n'est pas l'amant qu'elle cherche, mais le vengeur. Aussi bien elle ne le voit pas. Elle le pare de tous les prestiges qu'elle voudrait lui voir, et voilà ce que j'appelle une bêtise.

— Une bêtise dont tu crois Adrienne capable ?

— Ni plus ni moins qu'une autre. Je ne la connais pas : comment veux-tu que je la juge ?

Je les invitai toutes deux à prendre le thé. Adrienne, de belle humeur, brilla de tous ses feux. Après son départ, sans attendre mes questions, la colonelle hocha la tête et dit :

— Mazette ! Sais-tu bien qu'aucun homme n'est digne de baiser la trace de ses pas ? Quand on est aussi belle fille, on a tous les droits.

L'opinion de la tante ne m'empêcha point de persévérer dans ma louable détermination de raccommoder Adrienne avec Adrien. La sympathie de Jérôme pour le mari de mon amie facilitait ma tâche, et il me paraissait que j'avais moi-même tout à gagner à son aboutissement. Les hommes se rencontraient au cercle. Jérôme s'y attarderait moins si les couples se réunissaient davantage. Nous organisâmes donc, principalement par mon initiative, une vie de relations presque quotidiennes entre nos deux ménages, et j'en augurai aussitôt les meilleurs résultats. Adrienne, qui ne voulait pas être en reste avec moi, avait fait installer le téléphone chez elle. Chaque matin à tour de rôle, l'une de nous tournait la petite manivelle et décrochait le récepteur. Nous décidions de prendre le thé toutes les deux l'après-midi, ou nous convenions d'un dîner à quatre. Quand nous options pour le restaurant, la soirée s'achevait au Chat Noir de Salis, que Jérôme goûtait fort, ou dans un théâtre du boulevard. Je préférais, pour ma part, les boîtes de tziganes où je m'enivrais de valses viennoises dans les bras de mon mari. Et, entre deux danses, Adrien, qui travaillait à la banque de son père, nous donnait de précieux renseignements sur les fluctuations de la Bourse. Peut-être Adrienne avait-elle raison de le déclarer superficiel, mais son obligeance était inépuisable, sa correction exemplaire, et l'attachement qu'il marquait à sa femme ne pouvait être mis en doute. Elle me surprit grandement le jour où, me faisant admirer à son doigt un énorme solitaire de la plus belle eau, qu'il venait de lui offrir, et comme je célébrais la générosité du donateur, elle laissa tomber d'une lèvre dédaigneuse :

— Oui, quel dommage que ce ne soit qu'un mannequin !

Je protestai sans la convaincre. Elle continuait de reprocher au pauvre Adrien ses idées toutes faites, sa révérence pour tout ce qui était officiel, inscrit dans la hiérarchie des honneurs, assis dans le monde par la naissance ou la fortune. Je pensais qu'il fallait voir là chez lui une forme de la politesse et le suggérai à mon amie.

— Un mannequin gonflé de son, te dis-je. Heureusement que je t'ai, ma Léone !

Elle me sauta au cou et m'embrassa. Des larmes brillaient au bord de ses paupières. Je n'insistai pas.

De semaine en semaine cependant, après cette explosion de sensibilité, il me sembla que les rapports d'Adrienne avec son mari s'amélioraient. Peu à peu, elle cessait de lui décocher de ces allusions perfides, de ces pointes acerbes qui assombrissaient les yeux de l'excellent garçon. Elle venait même à se montrer presque affectueuse avec lui. J'enregistrai avec joie cette évolution que j'avais souhaitée, en me flattant de la pensée que mon intervention n'y était pas étrangère.

Tout le mois de juillet avait passé ainsi. Le premier août, tante Blanche partit pour Trouville. Elle y possédait une vaste villa, baptisée « Beausite », où elle resterait jusqu'au 15 septembre, et j'étais invitée à y demeurer moi-même avec mon mari tout le temps que je voudrais. Jérôme devait prendre, à partir du 15 août, un congé de trois semaines. Nous acceptâmes l'invitation, et Adrienne, qui ne pouvait plus me quitter, n'eut pas de peine à persuader son mari que Trouville était le lieu de villégiature idéal ; ils descendraient à l'hôtel, et nous nous verrions, comme à Paris, tous les jours.

On commençait de parler beaucoup, dans ce temps-là, de la prochaine visite du tsar en France. A la dernière réception de la colonelle, Firmin Cabassol ne s'était pas privé de tonner une fois de plus contre la collusion impie de la République, mère des libertés, avec le tyran moscovite, l'oppresseur du moujik et de l'*intelligentsia*.

— Il faut être aussi bête qu'un nationaliste pour donner dans cette lugubre plaisanterie, s'écriait-il en brandissant le poing. Mais le père Poireau est encore plus borné que son chef de file, le mégalomane de l'Elysée. Le diable seul sait où nous conduira la politique d'un tanneur accouplé à un marchand de quatre saisons !

vre France, à qui donnes-tu tes bureaux de
c ?
ns les premiers jours d'août, je me rappelle
n soir, Jérôme, lisant *le Figaro* dans son
euil, peu avant de se mettre au lit, fut tout
up pris d'un fou rire. Il gloussait, se tapait
es cuisses, tant que je m'approchai de lui
ramasser la feuille qu'il avait laissé tom-
à ses pieds.
Lis, me dit-il entre deux hoquets, lis tout
la première colonne.
était un article de M. René Bazin, que j'ai
ervé. Je lus :
nouvelle a pénétré maintenant jusqu'aux
s villages perdus sur les montagnes ou
les bois. Elle est l'objet de toutes les
versations, elle remue la profonde campa-
que si peu d'événements politiques inté-
ent.
s moissonneurs d'avoine ou de froment
rant le soir entre deux haies de ronces, la
e pliée sur l'épaule, eux qui n'ont pas cou-
e de penser en marchant, disent :
- Le Tsar va venir !...
interrompis ma lecture pour rire à mon
, mais mon hilarité s'exerçait moins en
sidération de l'évidente cocasserie du texte
par la pensée de l'indignation que celui-ci
rrait inspirer à Firmin Cabassol.
e fait, j'entendis encore le sculpteur vitupé-
urieusement « l'autocrate de Pétersbourg »
a foule des ministres républicains, à Trou-
e où il avait pris ses quartiers d'été chez
ante. Dans toutes les boutiques de la plage,
l'on vendait les trois emblèmes de la sainte
sie : le drapeau national aux bandes hori-
tales : bleue, blanche et rouge, le pavillon
la marine qui, sur fond blanc, portait en
gonale la croix bleue de Saint-André, et le
peau impérial jaune, timbré de l'aigle noire.
eut au Casino une « redoute Cronstadt »,
c joueurs de balalaïka, cosaques du Don et
eurs de la Volga, sur une piste de coton
tallisé simulant la neige des steppes. D au-
ntiques Tatars dansèrent avec une frénésie
ènue la *vesnianka*, ou danse du Printemps,
e *goloubets*, dit aussi danse des Colombes,
sont mimées la querelle et la réconciliation
deux amants. Je m'étais moi-même costumée
vraie *baba* avec une robe rouge, l'espece de
éro qui s'appelle *chougaï*, orne de broderies
tons vifs, sur la tête le *kokochnik* ou diadè-
serti de perles, et aux pieds les *lapti*, qui
t des sandales de tille. Mon succès fut
nd, mais ne laissa pas d'être éclipsé par
ui d'Adrienne : cette cachottière avais jus-
au dernier moment gardé le secret sur son
vesti, et je ne fus pas peu surprise de la
faire son entrée en Catherine II, impéra-
e de toutes les Russies. Des pierres de cou-
scintillaient sur sa robe de velours cra-
si, une dalmatique d'or aux cabochons
neraude était jetée sur ses épaules, des grap-
de diamant tremblaient à ses oreilles, et,
ses cheveux nattés, une lourde couronne
antine, toute ceinte de gemmes et surmon-
d'un globe et de la croix grecque, resplen-
ait comme un soleil.
érôme, lorsqu'il l'aperçut, se précipita vers
et, je le reconnais, non sans m'avoir glissé
vite : « Tu permets, chérie ? » Mais enfin,
ait la première fois qu'il me traitait avec
e désinvolture. Arrivé devant Adrienne, (je
ais suivi et ne perdis pas un détail de son
manège) il ne s'égara pas davantage en circonlocutions.

— Tu permets, vieux ? fit-il au mari.

— Mais comment donc ! répondait Adrien avec sa courtoisie coutumière.

La tsarine et le lieutenant de cuirassiers partirent dans le tournoiement de la valse, et je dois admettre qu'ils formaient un couple exceptionnel. Malgré son élégance raffinée, son monocle et ses manières parfaites, Adrien en frac ne pouvait rivaliser avec Jérôme dont le pantalon rouge aux bandes pâles, le dolman bleu ciel, les épaulettes et les galons d'argent ne juraient point avec l'éclatante parure de l'idole impériale remise à sa discrétion.

— Eh bien ! mon cher, déclarai-je en bouffonnant, j'ai l'impression que nous restons pour compte.

— Pas le moins du monde, répartit Adrien, si toutefois vous voulez bien me faire l'honneur de m'accepter pour cavalier.

A notre tour, nous nous lançâmes dans le tourbillon des valseurs. Adrien dansait presque aussi bien que Jérôme, et j'ai toujours aimé la danse pour elle-même. Cependant, selon que les hasards de la giration nous amenaient plus près de la tsarine et de son valseur, je dévisageais le couple d'un œil aigu entre mes paupières mi-closes. Jérôme arborait cet air de satisfaction figée que je lui connaissais bien : il y avait dans son expression un mélange de joie orgueilleuse et de défi railleur. Tout différent était le visage d'Adrienne, si mobile d'ordinaire et sur quoi j'avais accoutumé de lire à livre ouvert. Etait-ce le poids de la couronne et du costume d'apparat, ou l'ambition de se guinder à la hauteur de sa dignité illusoire ? Ses traits paraissaient comme hiératisés et en devenaient indéchiffrables. Ce regard brûlant de passion, qui me plaisait tant chez elle, s'était vitrifié. L'immobilité de son visage évoquait l'extase mystique, et l'on eût dit aussi l'une des figures d'émail fixées en Egypte pour l'éternité sur le couvercle des sarcophages royaux.

Quand nous la croisâmes pour la première fois, Adrien lui adressa un bon sourire qu'elle ne dut pas voir.

— C'est curieux ! observa-t-il, Adrienne n'a pas l'air de s'amuser. Evidemment, cette idée de se déguiser en Grande Catherine ne manquait pas d'originalité. Elle a tant de fantaisie ! Mais se couvrir de velours et d'or par cette chaleur ! Elle doit étouffer.

Mes sentiments étaient d'un autre ordre. J'avais beau me répéter qu'il serait stupide de ma part d'être jalouse d'Adrienne, je sentais un pincement au cœur : pour la première fois depuis notre mariage, Jérôme ne m'avait pas préférée.

Comme s'il avait deviné le trouble où je me débattais, de toute la soirée mon mari ne dansa plus qu'avec moi, tant que je finis par me reprocher d'avoir pu, ne fût-ce qu'un instant, douter de lui.

Durant le reste de notre séjour à Trouville, où je ne retrouvais pas sans une douce mélancolie le souvenir de mon premier voyage avec mes parents, quatre ans plus tôt, Jérôme ne me donna plus aucun sujet de déception. Il plaisait de plus en plus à tante Blanche et donnait agréablement la réplique à Firmin Cabassol, qui lui accordait trop d'esprit pour un militaire. Nous assistions à toutes les réunions du champ de courses, où Jérôme et Adrien étaient familiers du pesage, et nous fîmes quelques prome-

nades en mer. La villégiature semblait profiter à la chère Adrienne, car son humeur était charmante et, à en juger par les apparences, elle rendait enfin pleine justice à son mari.

Vers la fin du mois, les journaux nous apprirent que Leurs Majestés Impériales Nicolas II et Alexandra Feodorovna venaient d'arriver en Autriche, où elles logeaient au palais de Schoenbrunn. De là, les souverains partiraient pour Kiev, où ils inaugureraient le vénérable sanctuaire de Saint-Vladimir, qui venait d'être restauré. Ils passeraient ensuite par Breslau, où ils seraient reçus par leur cousin l'empereur Guillaume, puis par Copenhague, pour demeurer quinze jours au château de Bernstorff, chez leurs grands-parents danois, enfin par Balmoral, où les attendrait leur aïeule, la reine Victoria. Alors seulement, ils rembarqueraient pour Cherbourg. Cabassol tournait en dérision ces parentages princiers, qui faisaient de quelques familles, sans autre mérite que celui d'une hérédité appauvrie par les mariages consanguins, les maîtresses absolues des trois quarts de l'Europe. Jérôme, qui inclinait pour la monarchie, ripostait que la tradition du pouvoir, chez un chef élevé pour commander, valait bien les bafouillages d'un tanneur macéré dès l'enfance dans la puanteur des cuirs et peaux.

Le premier septembre, de nouveaux invités arrivèrent à la villa Beausite : un couple de coloniaux sur la cinquantaine : M. et Mme Bourdelot, tous deux jaunes comme des coings et ridés comme des pommes cuites (c'étaient les seules relations que tante Blanche eût conservées de son temps d'Indochine,) et un célibataire de trente ans, dont je ne saurais oublier qu'il s'appelait Albéric Cornabœuf. Les Bourdelot, retirés des affaires, habitaient toute l'année à Biarritz. Ils y recevaient la tante aux vacances de Pâques, et elle leur rendait la politesse en septembre. Ils étaient de caractère taciturne et s'enfermaient dans leur chambre une partie de la journée pour se livrer à la drogue.

Albéric Cornabœuf, homme loquace, apporta tout de suite un nouvel élément d'intérêt aux conversations de la villa Beausite. Grand, mince, l'œil vairon, le cheveu blond pâle tirant sur l'albinos, il était propriétaire d'une des plus grandes chocolateries de France. Son père l'avait expédié tout jeune comme représentant à travers l'Europe. Il avait, en cette qualité, vécu six mois à Saint-Pétersbourg et autant à Moscou, pour y installer des succursales. Aussi ne tarissait-il pas d'anecdotes sur les amis slaves, vers qui toutes les bonnes gens de France, à en croire M. René Bazin, avaient les yeux tournés. Nous commençâmes donc, Cabassol compris, par l'écouter avec religion, comme le messager de la bonne nouvelle. Il n'hésitait pas à déclarer froidement que les deux particularités essentielles du peuple russe étaient d'une part, l'indifférence aux coups du sort, traduite par le *nitchevo* légendaire, d'autre part, l'ivrognerie abjecte et d'ailleurs congénitale, obtenue par l'absorption massive d'un mélange de bière de Riga, de kvas et de vodka. Etait-on friand de détails sur les différentes classes de la société ? Il vous révélait aussitôt que les mendiants, aux portes des églises, après avoir reçu leur aumône, se signaient avec trois doigts et à l'envers, puis s'inclinaient jusqu'à terre pour baiser le bord de votre manteau, que les moujiks, tout le jour, croquaient des graines de tournesol, dont ils avaient les poches pleines, que tous les fonctionnaires, même les plus destes, ressemblaient à nos polytechni avec leur uniforme à boutons de cuivre et bicorne noir, que le prix d'une course en ture de place se disputait à coups d'encl de plus en plus basses entre *izvochtchiks* gnés à descendre d'un rouble jusqu'à kopecks, que le *dvornik* ou portier, assi piétinant jour et nuit devant la porte maison, avait pour mission principale d tirer lui-même les caoutchoucs des visit Sur quoi Cabassol apprenait en rugissan colère que, sous le régime de l'autocrate passeport intérieur était exigé pour se re d'une ville à l'autre.

Les récits d'Albéric Cornabœuf étaient p de verve et de couleur. En outre, ce perso ge aux yeux incolores avait une façon fle tique de filer l'anecdote qui ajoutait à l' ment de la narration. Je questionnai tante che à son sujet. Elle l'avait rencontré chez amis, juste avant son dernier voyage en Ru elle aimait les beaux parleurs et avait p qu'il serait à Trouville un hôte agréable.

— En somme, tu le connais à peine ?

— Je sais qu'il est riche et qu'on ne lui pas de liaison sérieuse. Apparemment un lectionneur d'aventures sans lendemain genre classique : fiacre, garçonnière, ci sept...

Quand la tante me fit ces révélations, villégiature tirait sur sa fin. Cinq jours en et nous regagnerions Paris. Le sieur Corna employa cette queue de vacances à me une cour discrète, mais assidue. Le pre jour, je ne crus qu'à un excès de polite mais je fus bien obligée de constater qu amabilités devenaient beaucoup plus pro laires en présence de mon mari. Le se jour, sur la promenade des Planches, co Jérôme discutait à quelques pas de nous Cabassol et la tante, il me confessa tout à à mi-voix et battant de la paupière, qu'au femme ne lui avait jamais produit autant d que moi. Je trouvai la déclaration un peu de, et lui répondis que mon mari me l' faite avant lui. Là-dessus, j'appelai Jérôm il me parut que le teint blême de mon ad teur virait au rose, ce qui pouvait por penser qu'il n'était pas très courageux.

Le troisième jour, il fit ce qu'on appelle charme ». Il me parla du Prater de Vi du Barrio Chino de Barcelone et de l'A de Lisbonne. Il pensait ainsi marquer points, et il est bien vrai que je l'écoutais plaisir, mais sa conclusion suffit à tout gâ

— Je me console mal d'avoir vu tout sans vous ! dit-il, l'œil chaviré, en me pre la main.

J'ajoute que je trouvais son physique u fade. Aussi fis-je en sorte, jusqu'à notre d de ne plus être seule avec lui. Il nous a pagna jusqu'au train. Les Monestier reven avec nous à Paris. Quand nous fûmes a à la gare Saint-Lazare, comme les maris s paient des bagages, Adrienne me deman que je pensais de « ce Cornabœuf ».

— Intéressant, mais trop avantageux chère.

— Il ne m'a pas déplu, reprit-elle.

— Tu ne m'étonnes pas. Il est blond c Adrien.

Elle répandit un petit rire sec.

(Suite et fin au prochain fascic

L'ŒUVRE D'YVES GANDON DEVANT LA CRITIQUE

YVES Gandon mène victorieusement un des plus brillants desseins de cette littérature d'après-guerre. Pour donner à son œuvre la continuité et la masse qu'il désirait, il a repoussé deux tentations : celle du roman-océan de mille pages, celle du roman cyclique en dix volumes, avec suites rebondissantes d'un volume à l'autre. Il a créé son cycle à lui, bien plus original. Il a entrepris *Le Pré aux Dames*, chronique romanesque de la sensibilité française. Un polyptyque où chaque époque est représentée par un médaillon.

Yves Gandon a créé un genre qu'eût aimé Michelet. Le roman historique de haut goût, qui allie les épisodes palpitants du roman d'aventures, propres au grand public, et les délices de la plus exquise culture, qui sont la moelle des délicats.

PAUL GUTH
dans *La Voix du Nord.*

AMANDA : le divertissement le plus amusant que j'aie vu paraître en librairie depuis longtemps ! Sans vous laisser perdre haleine à travers deux cent cinquante pages endiablées, M. Yves Gandon vous dira comment une petite paysanne, trop jolie pour être honnête, fait son chemin sur le boulevard, au temps de la Maison Dorée et du Café Anglais, par les générosités successives de protecteurs aussi puissants, mais aussi variés que Lord Samuel Olivier, senhor Vicente dos Santos (qui est un planteur brésilien), le marchese Trivultio Diavolo della Punta et le prince Vladimir-Alexis-Porphirovitch Koutaloff, propre petit cousin du tsar Alexandre II. Ce roman ne saurait à coup sûr se présenter comme un manuel pour réussir dans la vie, à l'image des jeunes filles soucieuses de leur vertu. Mais les lestes aventures d'Amanda, lestement contées, pétillent comme une opérette d'Offenbach. M. Yves Gandon est plein de talent. Il s'en donne à cœur joie... Il est inventif, ingénieux en trouvailles cocasses ou pittoresques... Il s'amuse tant lui-même qu'il nous fait rire de bon cœur avec lui...

ANDRÉ ROUSSEAUX.
dans *Le Figaro.*

YVES Gandon connaît admirablement cette époque, comme celles où il a situé les précédents volumes. Mais son étonnante érudition, son plaisir d'employer le langage du temps ne l'emprisonnent pas. Ce livre pas plus que *Ginèvre* ou *Zulmé* — ce chef-d'œuvre de grâce, de sensibilité ironique et de fine psychologie féminine — n'a rien d'une reconstitution archéologique. S'il tient grand compte des particularismes des mœurs, il ne s'attarde pas au pittoresque historique, et ce qu'il ressuscite, c'est bien, comme le promet le sous-titre de ce vaste cycle, un moment de la sensibilité française. Beaucoup de lecteurs, j'en suis sûr, prendront, comme moi, grand plaisir à savourer ce livre habile, intelligent, savant et fin.

ROBERT MARGERIT.
dans *Le Populaire du Centre.*

OLYMPE s'inscrit dans une suite de chroniques romanesques où, usant d'un procédé original, M. Yves Gandon, puisant dans diverses ères de notre histoire les éléments d'un roman, en tire le sujet et le pare d'attributs sans que l'ensemble se ressente du pastiche, tout en empruntant au style de l'époque juste ce qu'il faut pour que le roman semble en être issu.

Que, pour réussir cette gageure, il faille une dextérité peu commune et une habileté consommée, *Ginèvre, Zulmé* et *Amanda* l'ont prouvé, mais je ne crois pas que jamais la réussite ait été plus complète qu'avec *Olympe*, qui se situe au début du Grand Siècle. Il y a là plus qu'un amusement de lettré. Ce roman d'intrigue psychologique et d'aventures offre toutes les réussites : celle du sujet, celle de l'action, celle de l'écriture. Chaque page est un petit tableau de genre, dont la perfection enchante.

PIERRE LOEWEL.
dans *L'Aurore.*

AVANT de ranimer chaque époque de son cycle, Gandon baigne littéralement dans l'atmosphère qu'il veut créer, tel l'acteur incarnant un grand rôle. Sa minutie de renseignements, son flair de chercheur, sa connaissance des textes nous valent une réussite incomparable, écrite, hors du moindre pastiche, selon le style de chaque temps, et voilà du probe et délicat enchantement de lettrés.

GAETAN SANVOISIN.
dans *Ce Matin-le-Pays.*

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 3me trimestre 1952

AUG 2 7 1952